En Attendant l'Afrique

Christian Kader Keita
et Leonardo Veneziani

ABSTRACT

Christian Kader Keita est aujourd'hui une figure *qui monte*. Ecrivain, essayiste, entrepreneur, né à Pointe-Noire dans la République du Congo, avec des origines mauritaniennes, maliennes et sénégalaises, il est arrivé en France à vingt ans pour devenir juriste. Il s'est ensuite spécialisé dans la finance et la gestion, métier qui l'a fait beaucoup voyager en Afrique, lui permettant de connaître profondément ce continent. Il a dédié son œuvre (essais, romans, articles) à la question de l'identité africaine et à la récupération de la mémoire en tant qu'éléments essentiels de la construction d'un avenir solide pour l'Afrique[1].

Au bout de 30 ans de collaboration commune, à différents niveaux, et 30 ans de conversations sur l'Afrique et son devenir, nous avons essayé, dans ce travail à deux voix, de faire le lien entre le chemin tracé et celui qui restait à faire. 30 ans c'est le temps d'une grande génération, le temps où l'on passe de la force du matin ensoleillé à l'expérience des heures plus fraiches qui promettent un crépuscule flamboyant. Où en étions-nous, alors ? Et où en était notre principal sujet de conversation ?

Nous avons cherché à contourner les noms, les personnes, les preuves des faits avérés, pour nous mouvoir le long d'un parcours plus onirique, plus lyrique, d'associations libres. D'abord parce que l'Afrique est un continent où perdurent encore des régimes dictatoriaux et que ces derniers n'aiment pas la contradiction; la prudence est de mise. Ensuite parce que le psychisme s'intéresse au signifié, plus qu'au signifiant (Coppeau, 2007), et que c'était, probablement, la seule manière de peindre sérieusement et consciencieusement la fresque de ce vaste monde.

(Samuel Beckett nous pardonnera la légère liberté du titre…)

KEYWORDS

Colonisation
Afrique francophone
Transformation
Transformation endogène
Traumatisme fondateur
Mythe constitutif
Travail de mémoire
Anomie
Transgénérationnel

Christian Kader Keita
Consultant, écrivain et chef d'entreprise
contact@ritijournal.com

Leonardo Veneziani
Consultant et coach
Directeur Associé d'Avutann
Président de Motus
Président du Comité Scientifique de Stratelio
leonardo.veneziani@avutann.com

I - POUR INTRODUIRE LE PROPOS

Leonardo Veneziani per riti | *« Trop souvent on utilise le mot Afrique, sans savoir de quelle Afrique on parle. On va donc commencer par préciser celle dont tu veux me parler et nous raconter ton expérience… »*

Christian Kader Keita | « Je ne peux que te parler de l'Afrique que je connais bien : celle du bassin du Congo (qui comprend, au sens large, Cameroun, République centrafricaine, République du Congo, République démocratique du Congo, Guinée Équatoriale, Gabon et le nord de l'Angola) et celle de l'Afrique francophone. La première est une notion géographique et historique (le Royaume du Kongo), la deuxième parle d'une notion culturelle, celle d'une même langue, d'un même legs, une même histoire culturelle, bref une tradition issue du colonialisme.

LV | *« Si on circonscrit notre zone d'exploration à l'Afrique francophone, nous avons quand même deux systèmes de domination : nous avons d'une part l'Empire colonial français et de l'autre les possessions du roi Leopold Ier et de la Belgique. Où allons-nous trouver le lien et la cohérence entre ces deux entités ? »*

CK | « En effet on voit très bien la limite du concept d'Afrique francophone. Cependant la langue véhicule une histoire, une culture, un système de pensée donc une identité. Je voudrais rappeler que cette tradition dont je parle n'est pas originellement la nôtre, elle se greffe sur notre propre histoire. Ce n'est pas seulement une même langue, c'est également un système identitaire : nous nous sommes tous construits ensemble et de la même manière, d'abord en absorbant l'héritage du colonisateur ; puis en cherchant à l'intégrer dans notre culture originelle : par opposition, par différenciation, par discernement et puis aujourd'hui, pour certains peut-être, en le *rejetant*. Et nous l'avons toujours fait avec la même langue : celle du colonisateur. En tant qu'africain il y a donc quelque chose de déstabilisant, de terrible existentiellement, car je ne peux me définir que par rapport à des

 © All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

schémas *imposés par l'homme européen* et sa colonisation. Je ne peux pas te dire que mon Afrique est celle du Royaume du Kongo, de l'Empire Mandingue ou du Royaume du Benin… C'est te dire combien le chemin est encore long, nous devons aller à la redécouverte de nos propres origines pour devenir maîtres de notre destin.
Tu le sais, comme Sony Labou Tansi (1984), un de mes rêves c'est de voir un jour un seul Congo…
Et mieux encore, les Etats-Unis d'Afrique. Dans ce vaste ensemble on retrouve beaucoup de points communs.
J'aimerais en citer un que je connais bien pour l'avoir étudié et approfondi : la Rumba - plus qu'une simple danse -, reconnue patrimoine historique de l'humanité par l'Unesco (Keita, 2023) à travers une demande introduite par les deux Congo.

>> Ce n'est pas seulement une même langue, c'est également un système identitaire : nous nous sommes tous construits ensemble et de la même manière [...]

Je veux dire avec cet exemple que dans ma réflexion je cherche dès que possible à introduire une relation entre l'histoire récente et un passé historique plus ancien, contenant nos racines, notre identité *première*. Je dis *première* dans le sens temporel car l'identité francophone qui constitue notre *carte d'identité*, en quelque sorte, n'est que *seconde* car arrivée après, sans nous demander notre avis. Je me resservirai de cette distinction.
J'insiste toujours sur la dimension historique passée car la croyance commune et le mythe officiel nous parlent d'un continent sans histoire jusqu'aux grandes explorations géographiques et à l'avènement de la colonisation. Argument erroné, que tu as toi-même stigmatisé par l'expression *la charmante histoire d'une belle endormie* (Veneziani, 2021). »

LV | *« Nous avons donc à peu près défini l'Afrique dont tu vas nous parler. Quelle est ta vision de cette Afrique, aujourd'hui ?*
Après les grands espoirs de la décolonisation, le continent a vécu différents moments de difficulté économique, de reprise, de crise à nouveau. Je me rappelle, étudiant à Sciences-Po, avoir entendu dire, par plusieurs professeurs de Géopolitique ou d'Economie on a tout essayé avec l'Afrique*, sous-entendu* on n'y arrivera pas…
Considérations fruit de beaucoup de déceptions et de bienveillanc mais également de projections, de préjugés, de simplifications… »

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

CK | « J'aimerais te dire où j'en suis émotionnellement par rapport à ma *Terre*, avec une image.
Je pense à un bateau et je ressens le besoin d'une prise en main collective du gouvernail de ce navire ivre, ballotté de continent en continent, où une très grande partie de ses enfants est composée d'exilés (y compris ceux issus de la traite des noirs) qui ne vivent pas dans leur milieu historique. On a l'impression que ce continent, qui sera démographiquement très puissant, va produire des immigrés, qui monteront eux aussi dans ce bateau ivre, sans savoir où et quand il va s'arrêter. En fait on ne peut pas analyser la réussite de l'Afrique par rapport à votre propre point de vue. Quand les Européens disent *qu'il faut attendre l'Afrique*, en fait, quelle Afrique attendent-ils ?
Avec toi je voudrais rentrer dans un raisonnement où l'on va quitter les clés d'interprétation des Européens, pour chercher à introduire celle des Africains. L'Afrique doit prendre le gouvernail, ce qui commence par éviter de rentrer dans des paradigmes créés par les autres (je répéterai souvent ce point). L'Afrique ne sera nulle part si ce n'est pas elle qui dessine sa propre trajectoire. Il faut déjà se comprendre sur les mots car ceux-ci définissent notre système de représentation mentale. Que signifie par exemple l'expression, très largement utilisée dans les milieux européens à propos de l'Afrique, d'*aide au développement* ? Quand on parle d'aide on est déjà dans l'erreur ; on n'aide jamais un pays à se développer mieux que lui-même. En outre, quand on comptabilise ces fameuses *aides,* on oublie de compter ce que l'on doit réellement aux Africains, si on payait le prix réel des matières premières. »

LV | *« Tu es en train de reprendre une maxime fondamentale en géopolitique : tes intérêts vitaux ne peuvent pas être définis par autrui, faute de quoi tu n'as pas d'existence politique. »*
CK | « Et l'Afrique l'a accepté pendant très longtemps ; dans le concert des nations, l'Afrique venait souvent pour dire -: *vous nous avez promis de l'aide et on attend toujours* :- c'est depuis très peu de temps que les choses commencent à changer.
Quand on dit -: *Vous êtes le continent qui a le plus de minerais, qui a le plus de ressources* :- on fait croire aux Africains qu'être riche c'est posséder des ressources. Mais pour être riches, il faut que ces richesses soient transformées en Afrique. En le faisant l'Afrique pourra développer son économie et donc contribuer à la création d'une classe moyenne, qui nous fait cruellement défaut. »

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

II - A LA RECHERCHE DU TRAUMATISME FONDATEUR MODERNE

LV | *« Il n'y a aucun doute que si nous voulons parler du traumatisme fondateur de l'Afrique nous devons passer par les grandes découvertes géographiques, les premiers comptoirs, les pillages, l'esclavage et la traite des noirs, puis par le colonialisme du XIX siècle.*
En gardant tout cela en toile de fond, nous pouvons chercher à comprendre où se situe le traumatisme de l'Afrique moderne post-coloniale. Je sais que tu as envie de nous emmener sur une piste qui t'est propre… »
CK | « Oui, je cherche à voyager, pour reprendre l'image du bateau, autour d'une hypothèse de travail qui parle en profondeur du *system-in-the-mind* africain d'aujourd'hui. J'ai toujours privilégié les pistes qui fournissent un éclairage, contrairement aux hypothèses définitives et abouties. »

LV | *« Je t'ai souvent entendu dire qu'une partie du traumatisme, qui provient du colonialisme, vient du fait que ce dernier a amené avec lui une culture de trahison. Peux-tu nous expliquer ce point de vue ? »*
CK | « D'abord, le phénomène de trahison répond à une stratégie précise de la part de celui qui vient pour coloniser. Il s'agit du *divide et impera* romain réactualisé.
Face au risque court terme, le colonisateur était doté d'une force militaire capable de soumettre n'importe qui, surtout à son époque.
Mais sur le long terme, il était confronté à une communauté. Leur hantise était que cette communauté reste unie, forte, et réussisse, à terme, à les refouler.
Si tu veux rester et pérenniser ta domination, tu as besoin de briser l'unité de cette communauté en fabriquant des alliés, par proximité, par exemple géographique (les gens de la côte par rapport à ceux de l'intérieur). Ainsi le colonisateur va chercher à exploiter tous ces éléments qui pourraient être discriminants et qui permettront de maintenir la division de la communauté qu'il a en face.

>> L'ethnicité n'explique pas tout, c'est une dimension parmi d'autres [...] les différences ethniques ont été un instrument pour asseoir le pouvoir des puissances coloniales.

Par une technique bien rodée, il va essayer de privilégier, par exemple, un groupe ethnique par rapport à un autre ou privilégier une région par rapport à une autre. La différenciation arbitraire entre Tutsi et Hutu n'en est que la plus connue (Piton, 2024). »

LV | *« Tu évoques également, dans ce genre d'exemples, les différences factices comme l'exaltation de différences ethniques, qui en fait correspondaient à des différences sociales ou culturelles (Otayek, Coulon, 2008)… »*
CK | « Oui, c'est ce genre d'exemple, dont tu peux voir la puissance encore aujourd'hui. La différence stigmatisée et la discrimination qui ensuite, infusées dans le temps, sont introjetées par les sujets et peuvent avoir des conséquences dévastatrices beaucoup de décennies plus tard. Ceci se retrouve un peu partout, on l'a eu au Congo Brazzaville également, où le clivage nord-sud a été amplifié, au point qu'aujourd'hui il est devenu une discriminante politique fondamentale. Pour l'expliquer brièvement, la pénétration française au Congo s'est faite par le sud, donc les relations du nord et du sud face à la puissance française ont été différentes, l'entrée dans la modernité occidentale s'est opérée à des moments légèrement successifs et les développements des deux zones ont pu également connaître des diversités, cependant nous ne sommes pas sur des différences substantielles… Dans la perception des gens, le clivage existe, pourtant aujourd'hui personne ne saurait te dire où finit le sud et où commence le nord, preuve qu'il a été accentué d'une manière artificielle et qu'il s'alimente plus dans les représentations mentales que dans la réalité du quotidien. Ce sont des catégories de l'esprit… »

LV | *« Il faut peut-être chercher à faire un point clarificateur sur la dimension ethnique en Afrique, afin de ne pas trainer cette ambiguïté tout au long de notre dialogue ? »*
CK | « Avec plaisir. Je ne te présente pas un avis personnel bien entendu, je reprends celui des historiens de l'Afrique et spécialistes de géopolitique et d'ethnographie et notamment les travaux du Centre d'Etudes d'Afrique Noire (CEAN 1958-2010). L'ethnicité n'explique pas tout, c'est une dimension parmi d'autres. Comme je te le disais auparavant, les différences ethniques ont été un instrument pour asseoir le pouvoir des puissances coloniales. Parfois elles ont été aussi le fruit de l'incapacité à évoluer dans un environnement inconnu ou la

 © All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy
© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

>> Cette grille de lecture unique (l'ethnicité) était satisfaisante pour les européens, puisqu'elle correspondait à leur réalité psychique (...)

résultante d'ignorance et de paresse intellectuelle et l'expression d'une époque où, en bons évolutionnistes, on se satisfaisait de croire qu'on était face à un stade primordial de civilisation, auquel l'Européen allait amener l'*évolution civilisatrice*. Cette grille de lecture unique était satisfaisante pour les Européens, puisqu'elle correspondait à leur réalité psychique, elle renforçait leur *picture in-the-mind*, cette image de *continent des ténèbres, d'identités primordiales* comme dit René Otayek (cit.). Une vision peut-être plus romantique ou plus évoluée des théories hallucinatoires de Gobineau.

LV | *« En effet il est important de rappeler comment l'Europe redécouvre l'Afrique. Nous sommes au XVI siècle, avec Léon l'Africain, dont les écrits sont publiés en 1550. Malgré les erreurs de son récit (lui-même, arabe et connaissant peu l'Afrique sub-saharienne), l'Europe est saisie par l'exotisme, le rétablissement d'une connexion perdue depuis la fin du règne de Justinien (milieu du VIème siècle) et l'avènement de l'Islam (Milanesi, 1984). Il y a la curiosité pour l'étrange et l'étrangeté (la couleur de peau en fait partie bien sûr) et une volonté farouche à vouloir se laisser raconter n'importe quoi, des énormités invraisemblables, qui permettent l'installation de quelques idées fausses (Id.), qui feront le lit des différenciations racistes à venir. Nous sommes à l'époque du voyeurisme européen, toujours à la recherche de sensationnel et d'*authentique pittoresque. *Bien que différente, l'époque coloniale du XIX siècle s'est nourrie de ces idées reçues en recherchant cette même* Afrique primordiale *qui a bercé son imaginaire (Id.). Tout comme nous continuons à notre époque, malgré les ouvrages et les connaissances, à entretenir collectivement beaucoup d'approximation et de fausses informations sur l'histoire du continent africain qui nous viennent de cette époque lointaine. »*

CK | « Et sur la méconnaissance de l'histoire, cela vaut également pour les Africains, aujourd'hui. Pour la dimension ethnique, ce qui nous emprisonne c'est le fait de la voir en tant que composante figée, établie une fois pour toutes dans le temps, de manière déterministe, plutôt que comme une réalité en devenir, qui évolue dans l'histoire et se transforme elle-même. »

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

LV | *« Et donc, une fois ces différences instrumentalisées, grâce à cette lecture ethnique du colonisateur, quelle est la suite ? »*

CK | « La suite c'est que l'Africain va prendre le relais… Le système qui se met en place est comme le reflet exaspéré de nos propres défauts. C'est d'ailleurs pour ça que cet élément va rester et se renforcer dans la période post-coloniale. »

LV | *« Tu peux détailler ? »*

CK | « Avec plaisir. Le colonisateur a besoin d'alliances donc il favorise un système où il aura des personnes sur qui compter. Il n'est pas intéressé par savoir lesquelles précisément ou venant de quel endroit. L'allié africain, en revanche, a besoin de se protéger et en même temps d'assoir son autorité et donc il favorisera les systèmes d'alliances qui lui sont propres (Fanon, 1952).
Ainsi, provenant d'une ethnie, il va privilégier cette ethnie, à l'intérieur de son ethnie il va privilégier son clan, à l'intérieur du clan un groupe, puis un plus petit groupe, enfin certaines personnes par rapport à d'autres... Le colonisateur ne fera que profiter de ces différences.
Dans cette culture, l'amélioration sociale ou la création de privilèges va se fonder sur la capacité que les différents interlocuteurs auront de se trahir les uns les autres. Ces différences, ces stratégies politiques collectives développées sous le colonialisme restent encore aujourd'hui présentes, comme une sorte de colonne vertébrale héritée de la politique coloniale. »

LV | *« En quelque sorte, si je comprends bien, l'Européen régit, contrôle, surveille que la politique d'alliances soit efficace et ne devienne jamais un grain de sable dans l'engrenage mais il se pose en retrait et laisse gérer, avec une neutralité complice… Les questions internes à l'intérieur des différents groupes sont une variable qu'il se contente de surveiller… »*

CK | « Tu peux le dire comme ça… En effet ce qui intéresse le colonisateur c'est que tout ça reste fonctionnel pour lui et ce qui intéresse les Africains c'est de trouver des positions qui leur permettent d'émerger et de gérer leurs avantages. »

LV | *« Ce que tu apportes répond pleinement à la question initiale : en quoi le traumatisme colonial est une condition qui perdure encore dans le psychisme de l'Afrique actuelle ? Et ta réponse est que l'interaction entre les colonisateurs et les colonisés a mis en place un système très efficace, parce qu'il repose sur l'instrumentalisation de données culturelles préexistantes. »*

CK | « Il y a bien entendu plus encore… »

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

LV | *« Je t'en prie, développe… »*
CK | « En premier lieu, il y a la question psychique. L'Africain dont on parle n'est pas l'égal de l'Européen, donc on est dans une logique d'asservissement et non d'égalité. C'est à dire que tout cela vient renforcer un *syndrome du majordome* où la lutte est celle pour être le premier, le plus fort après le colonisateur. C'est de lui que chacun tient sa légitimité… N'oublions pas que dans des *relations de pouvoir*, les dominés ont tendance à n'être en relation qu'avec le dominant, ils sont presque dans l'impossibilité de créer des systèmes d'alliance entre eux (Parodi, 2024). Donc tu peux imaginer la difficulté à s'émanciper après la colonisation. C'est d'ailleurs ce qu'écrit Aimé Césaire et que Fanon mettra en ouverture de son ouvrage[2]… »

LV | *« Oui je comprends très bien et c'est ce que nous traiterons aussi abondamment plus loin dans ce travail. »*
CK | « Tout à fait. Ensuite il y a l'environnement culturel, le contexte. Et le contexte, comme tu sais très bien, est lié à toute la politique culturelle de justification du colonialisme. »

LV | *« Je vois, le mécanisme est bien défini. Ta thèse est que le colonisateur, pour faire vivre son empire, dans un système où il est numériquement minoritaire, a besoin de trouver des alliés et, en se créant des alliés, laisser que se créent également des cercles d'avantages et de proximité qui lui garantissent un système le plus figé possible, qui puisse tenir stablement dans le temps. »*
CK | « Exactement… Bien entendu c'est un raisonnement, une explication conceptuelle du modèle. L'effet c'est ce que disait Frantz Fanon -: *Le grand succès des ennemis de l'Afrique, c'est d'avoir corrompu les Africains eux-mêmes.* :- Il y avait besoin d'alimenter cette vision des choses et, ainsi, se crée un paradigme. Voilà pourquoi à un moment, il a fallu mettre en place toutes ces théories différenciantes à l'origine raciste, séparer, soupeser, mesurer les Noirs ; tout cet attirail de découvertes scientifiques était utile pour justifier la suprématie européenne et les jeux d'alliances avec certains groupes plutôt que d'autres… Ainsi cette division devient scientifique et, en le devenant, elle peut justifier un certain nombre de choses. Les préjugés et les projections ont fait le reste. C'est ce que Parodi définit par *la non volonté de rencontrer l'autre* et la couleur de peau est l'information discriminante la plus facile, la plus immédiate (cit.). »

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

>> Ce processus, à part l'instabilité à Madagascar dès 1947 et puis ce qu'on a appelé *la guerre du Cameroun* à partir de 1955, se fait plutôt dans le calme.

LV | *« Tu veux dire qu'une fois que l'imaginaire collectif s'est nourri d'un certain nombre de raccourcis, de stigmatisations et simplifications ethnicistes, le chemin pour sortir de ces idées reçues est très dur… »*
CK | « Oui tout à fait. Une fois que c'est parti, on lance une passerelle vers une certaine inéluctabilité, genre -: *telles tribus se comportent comme ça dans la gestion de l'Etat parce qu'elles sont issues de telle ethnie…* :- ou encore -: *les Bantous ont tendance à mettre le clan avant tout donc quand ils gèrent la chose publique ils finissent par mettre les membres du clan avant le bien public, et ils détruisent l'Etat, mais ce n'est pas de leur faute, c'est parce qu'ils sont comme ça…* :- D'ailleurs, quand tu sais quelle est l'étendue des tribus Bantoues en Afrique, cela nous laisserait très peu de chances…[3]»

LV | *« Je vois très bien ce que tu veux dire : la tendance à créer des familles de comportements finit par se rapprocher d'une sorte de déterminisme injustifié. »*
CK | « Bien sûr. »

III - UN SYSTÈME HÉRITÉ DU PASSÉ COLONIAL

LV | *« A partir de tes considérations sur la façon dont un système de privilèges matériels ou psychiques s'est créé, il faut ensuite comprendre en quoi ce traumatisme s'ancre dans les sociétés post-coloniales en les conditionnant et en devenant un héritage du colonialisme, en générant entre autres des trahisons historiques… »*
CK | « Pour répondre à ta question, il est important de rappeler au lecteur que les pays de l'ancien empire colonial français accèdent à l'indépendance entre 1958 et 1960. La succession historique des faits est intéressante : l'occupation, entre 1940 et 1944 (l'actuelle RDC en 1960, Rwanda et Burundi en 1962), de la Métropole et le fait que la *France libre* continue à exister uniquement à travers son Empire colonial marque surement les esprits des intellectuels. Dans ce contexte, je veux souligner l'importance qu'a eu, en termes de prise de conscience, le Premier congrès des écrivains et artistes noirs, qui se tient à Paris en 1956[4]. A partir de là, il y aura une évolution visant d'abord à amener une plus grande autonomie (sous la IVème République) puis à un projet fédéral, dès l'avènement au pouvoir du général de Gaulle. Ce processus, à part l'instabilité à Madagascar dès 1947 et

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

puis ce qu'on a appelé *la guerre du Cameroun* à partir de 1955, se fait plutôt dans le calme. L'histoire du Cameroun est à part. Le pays était entré en rébellion, avec Um Nyobé et l'UPC, contre la puissance coloniale entre 1955 et 1960 et puis, quand la France choisit Ahmadou Ahidjo pour devenir le premier président du pays et réaliser une *normalisation*, la situation se dégrade en guerre civile jusqu'en 1971…
Le projet fédéral gaullien comporte deux aspects significatifs à mon sens. Le premier c'est ce qui se passe avec la Guinée et Sékou Touré. En 1958, par referendum, l'Union est refusée par la Guinée et comme conséquence, la France cessera toute aide à ce pays, du jour au lendemain. Ceci ne peut qu'avoir de lourdes conséquences, économiques pour la Guinée et psychiques pour les autres Etats. Rester ou partir est un choix, nous le savons, très difficile dans tout groupe humain quand ce départ est assimilé à un *bannissement*, à un rejet sans positions intermédiaires. Ce qui a pu influencer, d'une manière ou d'une autre, beaucoup de pays, et leur faire préférer de rester dans le giron de la France, au moins un certain temps. Le deuxième aspect, c'est le centralisme français qui amène cette expérience à échouer et qui fera qu'en 1960 tous les pays, les uns après les autres, demanderont la mise en jeu des articles 78 et 86 de la Constitution, prévoyant le transfert des compétences communes à un Etat et son passage d'Etat communautaire à Etat indépendant.

» Au lendemain de l'indépendance, du point de vue politique [...] nous sommes face à la mise en place d'un système devenu celui de la Françafrique et des ainsi dits réseaux Foccart. Avec la création de la Françafrique, on est bien obligés de considérer que si l'**indépendance est un évènement d'un jour, la décolonisation véritable sera un parcours de plusieurs décennies.**

On peut dire que le processus de constitution étatique (d'abord l'autonomie fédérale, puis l'indépendance), en ce qui concerne l'empire français, avait deux objectifs : d'abord d'être pacifique et ensuite de développer le partenariat avec l'ancienne *Métropole*. Dans cette logique, nous pouvons dire qu'il n'y a pas de rupture entre une ancienne administration et la nouvelle, nous sommes plutôt, même, dans une certaine continuité de l'Etat (quel Etat, bien sûr, est la vraie question…[4]).
Au lendemain de l'indépendance, du point de vue politique, l'histoire est bien connue et amplement traitée, nous sommes face à la mise en place d'un système devenu celui de la Françafrique et des ainsi dits *réseaux Foccart*. Avec la création de la Françafrique, on est bien obligés de considérer que si l'**indépendance est un évènement d'un jour, la décolonisation véritable sera un parcours de plusieurs décennies**.
Bien qu'il soit indispensable de rappeler tout cela, je ne veux pas aller dans cette direction, elle est déjà connue, je souhaiterais donc continuer notre raisonnement dans le sens du psychisme et des dynamiques culturelles.
Cette situation de continuité dans l'indépendance Françafricaine a créé une phase de transition où l'ancienne puissance coloniale a eu une marge de manœuvre plus ou moins significative. Dès l'indépendance, il a fallu trouver des gens aptes à diriger le pays. Par la force des choses, tu vas les trouver parmi ceux déjà formés ; or, par le processus de division enclenché auparavant, ceux que le système colonial a mis en condition de se former sont la résultante de cette division sélective de maintien du pouvoir : ceux qui ont été à l'école, autrement dit, ceux qui avaient déjà étés privilégiés.
Parfois - je ne donnerai pas de noms - on se retrouve avec des gens à la formation succincte mais à la fidélité éprouvée. Il suffit de consulter les manuels d'histoire pour voir qui sont ceux qui ont pris le pouvoir ou qui l'ont gardé grâce à la Françafrique. »

LV | *« Ça c'est une première étape… »*
CK | « En effet ; à ce moment-là, que vont faire les premiers présidents Africains ? Puisqu'ils ont besoin de cadres pour diriger le pays, ils vont se tourner vers des ressources déjà prêtes ou plus faciles à former et ils vont accélérer la formation des cadres issus de leur clan. C'est plus rapide et c'est efficace (on l'a toujours fait donc on continue à ne pas se poser de questions. Ils vont ainsi privilégier leur clan et ils vont continuer à diviser. Nous avons eu certains pays où, dans les années '60, jusqu'aux années '70, on n'a envoyé se former en métropole quasiment qu'un seul clan.
L'installation du pouvoir par des présidents Africains ne répond pas à une mécanique rigide mais à un processus progressif, ajusté aux circonstances et aux rapports de force.
Dans un premier temps, le chef de l'État s'appuie sur son clan d'origine, un cercle restreint composé de parents, d'alliés de confiance et de figures influentes de sa région. Ce premier ancrage est essentiel : il permet d'asseoir son autorité en s'assurant du soutien d'une base fidèle, souvent soudée par des liens ethniques, familiaux ou historiques.
Ensuite, pour élargir son assise, il intègre les membres de son clan élargi, puis

 © All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy
© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

>> A certains endroits, quand l'avion revenait en ramenant les étudiants qui avaient fini leurs études, certains rentraient effectivement prendre des fonctions et puis il y avait ceux qui allaient directement au cimetière.

les notables et cadres influents de sa région ou de sa macro-région. Cela permet de donner l'apparence d'une gouvernance plus inclusive, tout en maintenant un contrôle strict sur les leviers du pouvoir. Mais cette expansion comporte un risque : trop de réseaux impliqués peuvent rendre le système plus fragile et difficile à maîtriser.

C'est pourquoi un équilibre est recherché en accordant des positions stratégiques à des personnalités issues d'autres régions, notamment le poste de Premier ministre ou de vice-président mais tous sont membres de **son** Parti politique. Cela crée un système parallèle où plusieurs cercles de pouvoir coexistent sans se confondre. Chacun gère ses intérêts mais avec des limites tacites : il est clair qui détient la suprématie et qui se contente d'être un allié de circonstance.

Une fois le pouvoir consolidé et les oppositions neutralisées, le président n'a plus besoin de cette large coalition. Il peut alors recentrer son pouvoir en réduisant le nombre de ses alliances et en revenant à son noyau initial. Ce resserrement permet d'éviter les trahisons et de diminuer les risques de contestation interne.

Ainsi, ce type de gouvernance repose sur un dosage subtil entre inclusion et exclusion, expansion et recentrage, donnant l'illusion d'un État structuré alors qu'il fonctionne en réalité sur un équilibre de forces mouvantes, où la loyauté prime sur l'institutionnel.

Mais, pour en revenir à l'image évoquée tout à l'heure, comme on était, quand même, un pays indépendant, et qu'on parlait d'unité nationale, dans l'avion on ne pouvait pas mettre que les gens d'une même tribu, donc on a mis *tout le monde*, en espérant, seulement, que ne reviendraient que ceux qu'on attendait réellement. A certains endroits, quand l'avion revenait en ramenant les étudiants qui avaient fini leurs études, certains rentraient effectivement prendre des fonctions et puis il y avait ceux qui allaient directement au cimetière. Ne me demande pas de sources, ces choses se racontent, elles ne s'écrivent pas…

Ceux-là étaient bien inspirés, éventuellement, de ne pas rentrer du tout. Quelques-uns étaient tolérés, ils permettaient de faire croire à une certaine ouverture du système, on les a aussi bien espionnés… mais d'autres, après être revenus, on ne les a jamais revus.

Ceci explique aussi la pauvreté de l'Afrique, quand tu décimes certains parmi les meilleurs d'une classe d'âge… »

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

LV | *« Tu décris avec force une modalité et un système dont on a beaucoup entendu parler et qu'on a pourtant du mal à voir… »*

CK | « Ce qu'il y a de pernicieux, c'est que le système hérité de la colonisation s'installe comme une perspective de fonctionnement de la jeune Afrique car, a il fait ses preuves… »

LV | *« Peux-tu nous l'expliquer dans le détail ? »*

CK | « Tu as une sorte d'asservissement psychique par rapport à l'ancien maître. Je l'ai retrouvé dans toutes mes recherches, dans beaucoup d'entretiens privés avec d'anciens dirigeants. Quand tu t'installes dans ce qu'on appelait plus haut le *syndrome du majordome*, Césaire parle de larbinisme, tu constates que celui qui devient le maître a été éduqué en regardant l'ancien *maître*, ce qu'il fait, comment il se comporte, ses attitudes et ses actions. Une sorte d'introjection du passé colonial : ce que le *maître* faisait était forcément bon et il est utile de le pratiquer. Donc on continue comme avant.

Ainsi cette culture de division est interprétée comme l'application d'un principe fort, appartenant à l'ancien système. Je le perpétue, sans plus savoir faire la différence entre ce qui était venu d'ailleurs dans le système et ce qui était endogène.

En même temps, on perd toute vision critique sur ce qui est mis en place, puisqu'il répond à deux exigences principales : créer une classe dirigeante qui n'existait pas et consolider les intérêts des classes dominantes. »

LV | *« Si je te suis, tu veux dire que le system-in-the-mind post colonial repose sur deux axiomes : a) on a intériorisé une sorte de suprématie organisationnelle de l'ancien monde colonial donc on la perpétue sans se poser de questions et en continuant dans cette logique de* majordomes *; b) on ne peut que trahir ou être trahi… Est-ce exact ? »*

CK | « Tu peux le construire selon le paradigme suivant : quand tu prends le pouvoir, tu sais que tu peux être trahi puisque le système nous a appris la pratique et la crainte de la trahison. Donc tu vas mettre en place un système qui te protège de la trahison.

Tu prends des jeunes, à l'intérieur du clan, tu les fais grandir, tu leur donnes des avantages, la possibilité de s'enrichir et de progresser dans les limites du possible. Après ils attendent leur heure. Le jour où ces derniers ne servent plus mes intérêts (parce qu'ils remuent trop ou parce qu'ils fléchissent dans leur zèle) alors c'est normal de les trahir et on va aller prendre quelqu'un d'autre…

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

La logique de la méfiance et de la trahison m'oblige à travailler par cercles de plus en plus petits. Au départ tu as la tribu, tu es chez toi, tu es en sécurité ; mais la tribu est trop large, elle ne suffit pas, alors je monte mon clan, ce dernier non plus ne suffit pas, alors je monte un plus petit clan et ainsi de suite. »

LV | « *Dans la théorie de la* transformation, *le leader doit être entouré de personnes exerçant de l'autorité, afin qu'il y ait un* containment. *Or ce que tu décris n'est pas un système favorisant la prise d'autorité. En conséquence, il n'y a pas de transformation possible dans ce système…* »

CK | « Très difficile… Le système mis en place est très sévère, très sérieux et très difficile à casser, sinon par des ruptures très fortes, par exemple des *révolutions,* plus ou moins violentes, ou des coups d'Etat. Ces ruptures, il faut les réussir, d'abord, et ensuite il faut l'approbation *internationale*, c'est-à-dire la *puissance de collaboration*, l'ancienne métropole. Si jamais ça réussit, puisque c'est une opération violente, tu as plus de risques de perdre le pouvoir, donc tu mets en place un nouveau processus de contrôle du pouvoir par la méfiance et la trahison, encore plus strict… On ne fait que privilégier le clan qui a favorisé notre ascension.

Par ailleurs, tu vois bien que nous sommes en train de parler d'un système dysfonctionnel, alors que nous ne dédions pas beaucoup de place à ce dont on aurait besoin : avoir des dirigeants qui pensent plus loin que leur propre survie politique et qui seraient prêts à mettre en place un pouvoir démocratique (composé de civils). Il faut de nouveaux leaders en Afrique avec un nouveau system-in-the-mind. Des dirigeants capables de penser au pays plutôt qu'à leurs propres intérêts ou ceux de leur clan. Une classe de dirigeants qui ne viendraient pas uniquement au pouvoir pour s'enrichir comme ceux qui semblent sortis de *La vie et demi*, une œuvre de Sony Labou Tansi : des personnes assoiffées d'argent, de femmes, de pouvoir, qui veulent se faire craindre et où -: *Ne pas faire comme tout le monde, c'est la preuve qu'on est crétin* :-. »

LV | « *Un grand auteur, que tu m'as fait découvrir…*

Cela nous dit que ces dirigeants sont bien dans le changement*, en opposition à la* Transformation *dans le sens théorisé par Gutmann (1999), c'est-à-dire des changements de façade qui en réalité font perdurer un système dans sa boucle de répétitions.* »

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

CK | « Tout à fait. Ainsi l'expérience du colonialisme a favorisé l'émergence d'un système de représentation mentale qui est un système de division en catégories, de préférences claniques, de privilèges et avantages. Une fois l'indépendance venue, il a continué d'exister et s'est généralisé. Et ce système a fait ses preuves car il ne faut pas oublier que les dictatures africaines sont en général de grande longévité, preuve de l'efficacité du système. On maintient le pouvoir avec le cordon sanitaire du clan. »

LV | « *Dans ton système, on dirait qu'à aucun moment un clan ne pourrait se substituer à un autre, sauf par des tentatives violentes. Ce n'est jamais arrivé ?* »

CK | « Puisqu'on s'est donné comme règle de ne pas donner de noms et de cas précis, nous allons chercher à le représenter comme ça…

D'abord si tu veux remplacer la suprématie d'un clan par rapport à un autre, il faut le créer, le fabriquer, le former, ça prendra du temps.

Dans le système Françafrique, il est arrivé qu'à un certain moment la France, poussée par les opinions publiques française et européenne commence à se préoccuper d'installer la démocratie en Afrique. Très bonne idée a priori.

Certains régimes considérés comme peu transparents ont été priés de faire des efforts.

Morale de cette histoire, des régimes ont cherché à mettre en place un semblant de démocratie et voilà que tout à coup, ces élections deviennent incontrôlables et tu as un nouveau pouvoir qui s'installe. Qu'est-ce qu'ils font ? Souvent c'étaient des gens qui avaient participé au pouvoir précédent, dans une position d'alliance et qui ensuite avaient étés écartés… Je te renvoie à ma réponse sur la mise en place de cercles convergents pour imaginer les quelques *scenarii* qui peuvent s'organiser… »

LV | « *Tout reprend comme avant avec d'autres personnes, tout simplement…* »

CK | « Pas tout à fait… Parce qu'avant j'avais devant moi le temps long de la dictature ; le système de pouvoir et de privilèges avait une vie, une physiologie, on avait le temps de se créer une richesse… Mais le cadeau de la démocratie, c'est l'incertitude du mandat, donc puisqu'on ne sait pas combien de temps ça va durer, on fait aller ça beaucoup plus vite…

On s'organise dans la perspective de gagner les élections. L'argent ici va être le nerf de la guerre. Les techniques les plus modernes de communication vont être

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

utilisées pour que les candidats du pouvoir aient la plus grande visibilité possible. Ensuite on bourre les urnes. Toutes les techniques qu'on retrouve en Russie et qui permettent de s'assurer des scores poutiniens aux élections… »

LV | *« Tu veux donc dire que par exemple certaines alternances ont été des leurres, un changement et pas une transformation ? C'est à dire qu'il n'y a pas de possibilité de transformation des organisations. La hiérarchie clanique est toujours la même et immuable. »*

CK | « Je crois que la question est ailleurs. Ces demandes de démocratie, *de changements structurels*, ne viennent pas des pouvoirs africains, ils sont bien installés et ne demandent rien, sauf à faire des affaires pour leur propre compte. Elles ne viennent pas non plus des classes sociales subordonnées, elles sont trop occupées à survivre pour se poser des questions de *type hégelien*… Elles viennent des opinions publiques européennes… Or, la question est encore la même : quelle Afrique voulez-vous ? La nôtre ou votre image réfléchie ?
Tu as écrit un jour que *vous avez probablement tellement aimé l'Afrique, que vous avez oublié de vous préoccuper de ses habitants* (cit.)
Je vais donc te poser la question ainsi : laisserez-vous que l'Africain fasse, ou voulez-vous continuer à nous proposer vos *cataplasmes*… qui parfois ont des conséquences encore plus néfastes que le pouvoir existant ?
La réflexion que nous avons, aujourd'hui en Afrique, et qui commence à prendre un peu d'envergure, c'est de se dire pourquoi les Africains ne réfléchiraient pas à leur système politique qui ne serait pas la dictature mais pas non plus une démocratie à l'européenne, un système différent, plus conforme à nos valeurs et à nos racines, à *nos structures ancestrales hérités*, au lieu de copier et coller votre réalité (ou pire, singer les Chinois ou imiter les Russes…). »

LV | *« A nos structures* ancestrales héritées*… ? »*
CK | « Oui je sais ce que tu veux dire… Pour expliquer la théorie des clans, nous avons laissé de côté la structuration historique de la société africaine mais ça ne veut pas dire qu'elle n'existe pas. Nous y reviendrons tout à l'heure je suppose… »

>> L'Africain depuis la Françafrique veut se voir victime, en oubliant qu'une partie d'entre nous, celle au pouvoir, est également complice. Ce mythe est entropique, parce qu'il ne nous donne pas d'issues, il nous complait dans notre victimisme.

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

IV - DU TRAUMATISME À L'IMPOSSIBILITÉ DU MYTHE ET L'ABSENCE DE MÉMOIRE

LV | *« Ta vision des évènements nous amène une dimension traumatique, que nous venons de décrire, et qui nous vient de l'interaction de facteurs exogènes, dus au colonialisme, et de facteurs endogènes.*
Ce traumatisme créé par le pouvoir colonial survit dans l'Afrique post-coloniale parce qu'il a fini par s'enraciner dans le système de représentation mentale et qu'il n'a pas été travaillé.
En règle générale, le mythe est apparent et son étude permet de cerner le traumatisme qui, lui, est occulte (Veneziani, Legrand, 2024). Ici la dimension traumatique est sous nos yeux, alors que la dimension mythique semble être plus difficile à définir.
Que pouvons-nous dire, donc, aujourd'hui, des mythes et des rites qui l'alimentent, dans cette Afrique post-coloniale ? »
CK | « Je n'aurai pas la prétention de définir une histoire mythique commune à toute l'Afrique francophone, je pense qu'au-delà de l'identité commune (*seconde*) dont nous avons parlé au début, il y a également des parcours et des histoires différentes (les identités *premières*). Est-ce qu'il y a des figures qui d'une manière ou d'une autre sont devenues des instances mythiques au sens d'Enriquez (1992) ? Oui bien sûr, il y en a eu et il y en a peut-être encore. Pourtant j'ai du mal à t'indiquer quelqu'un qui a frappé les consciences et qui reste encore présent dans la mémoire collective… »

LV | *« A quoi tient cette difficulté ? »*
CK | « J'aimerais te faire réfléchir à cette liste de noms, ils ne sont pas tous issus de l'Afrique francophone : Patrice Lumumba, Thomas Sankara, Sylvanus Olympio, Félix-Roland Moumié, Amilcar Cabral. Ces cinq leaders africains sont tous morts assassinés, par l'action des services secrets occidentaux ou avec leur participation. Ils ont tous fait l'objet de campagnes de dénigrement par ces mêmes services ou par les pouvoirs qui ont été mis en place ensuite. Le message sur ces hommes est donc brouillé. Le marxisme, qui a souvent servi de support idéologique pour beaucoup d'entre eux, est aujourd'hui dépassé, ce qui a ultérieurement contribué à la remise en discussion de leur action. La dimension de division clanique dont on parlait auparavant a probablement aussi contribué en grande partie au fait que les avis soient contrastés. A cause de tout ça, le plus souvent, ces hommes sont tombés dans l'oubli, ou évoqués avec circonspection.

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

C'est le cas également du Ghanéen Kwame Nkrumah, qui échappe à deux tentatives d'assassinats en 1962 et 1964, et meurt en exil après le coup d'Etat de 1966 fomenté par la CIA ou de Marien Ngouabi, mort dans des circonstances encore en partie difficiles à interpréter librement et qui, après avoir fait l'objet d'un culte d'Etat de la part de ses successeurs, a été exhumé très discrètement de son mausolée et qui est aujourd'hui relativement oublié, j'y reviendrai.
Tu comprends la complexité, les chemins de l'histoire africaine post coloniale sont souvent si tortueux, changeant au gré des réhabilitations, nouvelles vérités, ou changements de points de vue opportunistes, que je risquerais, en avançant le nom d'une figure mythique, d'être rattrapé assez vite par un avis divergent d'un autre observateur africain. »

LV | *« Quand on se rapproche des figures de beaucoup d'hommes d'Etat africains, on a tendance à se dire que cela ressemble à un film d'Ettore Scola : au début, ils sont tous jeunes et beaux et puis le temps est inclément et le rêve qu'ils auraient voulu incarner devient lentement un cauchemar. Combien des premiers dirigeants se sont maintenus au pouvoir sans être renversés un jour ou l'autre, ou ont su réellement passer la main ? »*
CK | « Entendons-nous bien, l'Afrique a eu des leaders incroyablement importants, y compris parmi ses intellectuels. Ils ont surement pu incarner une dimension mythique à un moment ou à un autre, peut-être est-ce encore le cas, mais ce qui nous a fait défaut, c'est la capacité collective de à se réunir autour de ces figures mythiques. On reprend le concept cher à Durkheim : les rites permettant à la tribu d'alimenter le ou les mythes et ainsi de pouvoir cimenter sa cohésion. C'est cela qui est absent.
En fait je suis assez frappé de la facilité avec laquelle on peut commencer un processus de mythification d'une personne ou d'une réalité africaine pour ensuite tomber assez vite dans la démythification, suivie d'une sorte d'oubli plus ou moins fort. Comme c'est le cas de Marien Ngouabi ou peut-être même de Patrice Lumumba. Il y a toujours une complexité qui devient intraduisible quand on affronte notre histoire. Le Mythe de Mandela, *la magie Madiba* (Mnguni, 2024), est encore très vivant mais il vient après la période 1960-1990, celle des leaders dont on parle, il faut encore du temps pour voir comment cela va être assimilé en Afrique du Sud et en Afrique plus généralement. C'est comme s'il y avait eu un processus collectif inconscient qui voulait détruire systématiquement tout ce qui aurait pu créer cette dimension mythique collective… »

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

LV | *« Tu veux dire que c'est comme s'il était impossible de créer des mythes durables, capables de cimenter le pays ? »*
CK | « Le mythe que l'on raconte ne fait, bien entendu, comme dit Girard (1972), que cacher ou embellir la vérité. Dans ce sens, je sens qu'il y a un aspect entropique dans notre confrontation à la dyade *traumatisme-mythe* ».

LV | *« Tu peux nous l'expliquer ? »*
CK | « Bien sûr. Les interférences occidentales sont tellement bien connues et historiquement prouvées (la Françafrique, la CIA, les pouvoirs belges, les grands conglomérats capitalistes, les pouvoirs pétroliers etc.), qu'elles ont fini par créer une sorte de mythologie fictive, où les Africains ne sont pas responsables de ce qui s'est passé… »

LV | *« Oui je comprends ta métaphore. Dans la mort de Lumumba il y a également le rôle du* traître noir*, pas seulement du* méchant blanc*. »*
CK | « Exactement. L'Africain depuis la Françafrique veut se voir victime, en oubliant qu'une partie d'entre nous, celle au pouvoir, est également complice. Ce mythe est entropique parce qu'il ne nous donne pas d'issues, il nous complait dans notre victimisme. Le canapé du docteur Freud est usé jusqu'à la corde par toute cette Afrique qui y est passé pour étaler son traumatisme, mais qui ne sait pas encore trouver un chemin pour sortir de sa condition de victime. Il faut dépasser ce stade (Laval, 2002). »

LV | *« Cette vision fictive dont tu parles, très répandue également dans les milieux progressistes européens, nourrit aussi la tendance inverse où l'on considère qu'il y a une sorte d'incapacité culturelle africaine à se gouverner et cet écart caricatural, entre les deux visions opposées, ne permet pas le discernement. »*
CK | « Tout à fait. Ces deux extrêmes se nourrissent de fantasmes, ils ne se confrontent pas au principe de réalité.
Je reviens à l'absence de mythes. J'ai la conviction, bien ancrée en moi, qu'on veut trop vite installer un nouveau mythe pour effacer le précédent. C'est comme si à la trahison réelle, on voulait aussi ajouter la trahison de la mémoire.
Je voudrais reprendre deux exemples qui viennent de ma terre, du bassin du Congo.
Le premier concerne Patrice Lumumba. Bien entendu son histoire, sa mort, la façon dont cela a été fait, les trahisons (encore, les mêmes trahisons, les mêmes procédés et la question des clans…) ne font que renouveler et rendre son mythe

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

plus intense encore aujourd'hui. Mais si tu penses à ce qui en a été fait au Congo RDC… Il y a eu un parcours assez précis de tentative de récupération et puis de mise en sommeil pour arriver facilement à l'oubli. Je pense d'ailleurs que si le mythe est encore si fort, il l'est chez les Africains de l'extérieur, en Europe, mais je crains que ce ne soit pas vraiment le cas en RDC.
Le deuxième est celui de Marien Ngouabi.
Après sa mort, on a érigé un mausolée. On a baptisé des écoles et des universités, dans un premier temps on portait des gerbes de fleurs les jours de commémoration et puis l'oubli s'est installé ; le mausolée est abandonné, on ne le visite plus, la végétation reprend doucement ses droits… Or, tu m'apprends que l'absence de rites ne permet pas aux mythes de perdurer, de cimenter un peuple, de créer un cadre de référence culturel et symbolique qui permette à ce même peuple d'organiser une pensée cohérente et un début de système de référence commun (Durkheim, 1912 ; Riveline, 1993). Le mausolée rutilant du premier jour tombe dans une décrépitude désolante, avec le temps. Ce qui reste du rite finit par devenir un *rituel* dépourvu de toute signification (Veneziani, 2024).
Mais il y a quelque chose qui m'intrigue encore plus… »

>> Je pense à une formule de Mandela qui disait que le salut pour l'homme c'est la connaissance. Or, tu le sais, c'est le point de départ de toute mon œuvre, si tu ne te confrontes pas à ton histoire tu ne peux pas te construire toi-même…

LV | *« Quoi donc ? »*
CK | « Plus que l'oubli, c'est l'éternel recommencement qui est destructeur. Je m'explique. Tout empereur romain est par l'esprit le successeur de l'autre, dans une lignée infinie de continuité de l'Etat. Chez nous tout président finit, à un moment ou à un autre, par chercher à imposer son propre mythe, de son vivant, en rupture avec ses prédécesseurs. On finit par se faire des palais présidentiels différents, quelquefois à quelques pas du premier, d'autres fois dans des contrées si exclusives, si impénétrables du point de vue clanique, que personne d'un autre clan ne pourra seulement y pénétrer.
On constate à chaque moment une rupture symbolique, qui ne permet pas l'élaboration du mythe et qui donnera au suivant l'envie de créer sa propre rupture et ainsi de suite… »

 © All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

LV | *« Sans compter que pour chacun le référentiel est vraisemblablement clanique et pas national… je suppose. »*
CK | « Absolument… Je cite René Otayek -: *les Etats autoritaires qui ont succédé aux colonisateurs et dirigé les peuples entre 1960 et 1990 ont échoué sur les deux objectifs sur lesquels ils avaient basé leur légitimité : construire la nation et promouvoir leur développement. Pour faire oublier leur incapacité et perdurer, ils ont manipulé à leur tour la question ethnique à des fins politiques* :-. Du point de vue de la nation et du mythe que l'on crée ensemble, c'est comme si on faisait table rase à chaque fois. La logique clanique nous emprisonne dans un System-in-the-mind où le peuple ne se crée pas, on ne lui donne pas la possibilité de se créer. La nation ne se crée pas non plus, ainsi on ne peut pas faire un travail de mémoire. »

LV | *« Se réfugier dans la question ethnique, plutôt que construire la nation n'est-il pas, en fait, une autre façon de la trahir ? »*
CK | « Oui absolument. Tu trahis la nation, tu trahis les prédécesseurs, tu trahis la mémoire. En fait on peut se demander si, comme c'est le cas pour d'autres réalités étudiées dans ce dossier, la trahison, le clan (y compris dans sa dimension de *larbinisme*) et la victimisation ne représentent pas notre mythe négatif. Au lieu d'un mythe positif sur lequel chercher à se construire, on le fait sur une construction négative, qui plait au pouvoir et qui plait à l'Europe : l'ethnicité à tout prix de l'Afrique (Otayek, cit.)… »

LV | *« Oui, nous l'avons déjà constaté, un mythe négatif peut exister, surtout dans les Etats anomiques (Guerra Vélez, Veneziani, 2024 ; Veneziani, Legrand, 2024). En même temps, quand tu évoques la mémoire, tu pars très loin, elle nous impose de repartir des origines… ».*
CK | « Oui, tu as raison. C'est bien là où je voulais en venir, nos peuples ne connaissent pas leur histoire… »

LV | *« L'Européen, depuis le XIV siècle et les grandes découvertes géographiques, a construit une image très particulière de l'Afrique : un monde endormi, sans civilisation notable, sans communication ni échange avec le reste du monde. Or tout ceci n'est pas vrai (Herskovits, 1967 ; Dickson, 1969). Au départ, il y a des sources erronées, nous l'avons dit. A partir de là s'est construit un système idéologique qui justifie la domination du continent par les Européens. Le déni de l'histoire avait commencé… »*

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

CK | « Oui, et parallèlement nous-mêmes (et toutes les générations qui nous ont précédés), avons étudié sur nos manuels français d'histoire, nous nous sommes formés sur les bases culturelles du déni, l'avons introjeté et le résultat est que, si nous ne sommes pas restés dans le déni, nous restons quand même dans une immense ignorance de notre histoire. »

LV | *« Bien entendu les intellectuels ont commencé depuis longtemps à reconstruire et explorer leur passé… »*
CK | « Oui bien entendu. Nous devons énormément à nos ainés, ceux de 1956. Mais une pensée, une culture, ne s'acquiert pas seulement au sein d'une catégorie. Du point de vue méthodologique, la dimension de la transmission, de la confrontation des différentes écoles, du dialogue, de la dialectique, est fondamentale. Or dans le passé, après la décolonisation, les intellectuels ont été tous plus ou moins des isolés de leur base, aujourd'hui c'est différent, nous avons énormément progressé mais du point de vue psychique, si je pense à Kaës (2013), cette transmission n'a pas encore pu s'activer. Nous connaissons notre histoire mais les niveaux de savoir et les angles de vue, collectivement, sont disparates. Pour les intellectuels aujourd'hui le problème est celui du partage, y compris avec les Européens. »

LV | *« Ce qui manque est un partage au niveau collectif, pour instaurer un dialogue et une transmission… C'est à peu près ça ? »*
CK | « Oui tu peux le dire ainsi. Les Etats ne remplissent pas leur rôle de ce point de vue, ils ne nous accompagnent pas dans cette prise de conscience, nous n'avons pas les structures. La volonté politique, au-delà des grandes déclarations, est défectueuse, il n'y a pas de moyens. Je pense à une formule de Mandela qui disait que le salut pour l'homme c'est la connaissance. Or, tu le sais, c'est le point de départ de toute mon œuvre, si tu ne te confrontes pas à ton histoire tu ne peux pas te construire toi-même… »

LV | *« En d'autres termes : la fausse illusion des Européens d'avoir apporté la civilisation a autorisé les comportements traumatiques et causé la dimension de l'oubli du passé, ce qui engendre un phénomène de perpétuel recommencement qui est devenu le mode opératoire de la répétition du traumatisme… »*
CK | « Oui, tu es dans une boucle… »

 © All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

» [...] la fausse illusion des Européens d'avoir apporté la civilisation a autorisé les comportements traumatiques et causé la dimension de l'oubli du passé, ce qui engendre un phénomène de perpétuel recommencement qui est devenu le mode opératoire de la répétition du traumatisme...

V - TRANSFORMATION DU DROIT, TRANSFORMATION DE LA SOCIÉTÉ

LV | *« En préparant ce travail, plusieurs auteurs de ce dossier spécial ont évoqué avec nous la question de l'anomie, qui semble être un point commun crucial des sociétés en développement. En ce qui te concerne tu m'as souvent raconté des faits relatifs à une absence de droit manifeste, à des injustices et prévarications qui, à aucun moment, ne trouvent de réparation de la part du système judiciaire.*
Il parait difficile qu'une société puisse profitablement se transformer dans une situation d'anomie. Comment en explorer les causes et investiguer les solutions possibles ? »
CK | « Comme tu le sais, je suis juriste à l'origine. Je crois donc que le droit peut expliquer certains aspects de la société africaine. J'aimerais commencer par un élément historique qui m'a toujours surpris et qui représente, à sa façon, un traumatisme fondateur pour la région de Brazzaville et pour la République qui en porte le nom. »

LV | *« Je t'écoute… »*
CK | « Alors, la fondation de Brazzaville tient au traité signé entre Pierre Savorgnan de Brazza, explorateur italien, en mission pour le compte de la France, et Illoy Loubath Imoumba Ier, Makoko de Mbé (titre nobiliaire que tu peux apparenter à celui de roi), appelé le traité Makoko.
Ce traité prévoit la mise sous tutelle de son peuple et le droit pour les Français de s'établir à Nkuna, sur la rive droite du fleuve ; la ville deviendra ensuite Brazzaville.
Les événements qui m'étaient racontés par les livres d'histoire quand j'étais petit garçon m'amenaient à me poser toujours la même question… *Mais comment ont-ils fait ? Le Makoko de Mbé ne parle pas français et bien entendu Brazza ne parle pas le Téké : comment ont-ils pu se comprendre ?…* Le petit garçon que j'étais n'a jamais trouvé de réponse…

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

Dit avec les mots d'un adulte, la question de la compréhension n'est peut-être pas linguistique mais elle devient éthique. Il est évident que l'une des deux parties contractantes ne connait pas la structure juridique, les tenants et aboutissants, ni les conséquences à long terme de son engagement… Aujourd'hui n'importe quelle cour européenne considérerait qu'il y a matière à contester l'engagement… Nous le savons, il y a une relation directe entre la capacité à prendre une décision et les éléments de connaissance en notre possession relativement à la décision en question. Je te renvoie à Aristote, Buridan, Spinoza…

Alors, *comment ont-ils pu se comprendre ?* C'est un princeps : le droit est introduit à l'avantage d'une des deux parties. Nous sommes déjà dans la logique de la conférence de Berlin. »

LV | *«Tu veux dire que, symboliquement, l'introduction du droit européen dans votre société n'est ni une démarche neutre, ni une démarche civilisatrice, elle répond à des questions d'intérêt où le rapport de force ne permet pas d'entrevoir une égalité entre les parties… »*

CK | « Tout à fait. Par ailleurs il y a un autre élément traumatique : les Congolais aujourd'hui considèrent les Tékés de la région de Brazzaville comme des traitres, les personnes par lesquelles tout a commencé. Dans le temps, quand une fille annonçait son mariage avec un homme Téké, elle était la risée de sa famille. Il y avait un semblant de discrimination, qui est devenu moins explicite aujourd'hui… »

LV | *« Tu as introduit des personnages Batéké dans ton roman Yoro le Pêcheur, tu racontes un peu cette différence et cette discrimination. »*

CK | « Oui et plus encore que la discrimination, il y a un aspect très particulier. Puisque dans l'imaginaire Congolais ce sont les agissements d'un peuple qui aurait trahi, nos concitoyens refusent de se tourner vers cette partie de l'histoire. Ce faisant, nous tournons le dos à notre propre histoire. Encore une fois, comment pouvons-nous nous construire sans nous confronter à notre passé ? »

LV | *« Sur ces bases, peux-tu nous parler de la relation entre le droit et la façon dont s'organise la société ? »*

CK | « En période coloniale fait son apparition le droit du colon. Il est importé d'Europe et contribue en même temps à assurer la domination du colon et ce qu'il *pense être sa mission civilisatrice*. Il ne se contente pas, seulement, d'utiliser le droit à son avantage mais il s'en sert pour conditionner les comportements et façonner les esprits (Diarra, 2015). Le droit sert à établir sa domination (Bras, 2015). C'est peut-être inique mais ce n'est pas nouveau.

Ensuite, au moment de l'indépendance, les pays de l'ancien empire français ont hérité du droit européen, tel qu'il était rédigé sans changer une virgule.

Le nouveau droit africain est donc calqué sur le droit français, suite, comme nous le rappelions plus haut, de la façon dont l'indépendance s'est construite. Les nouveaux cadres en place, qui ont été formés dans les écoles françaises, vont continuer finalement à appliquer le droit tel qu'il est écrit en langue française. Nous héritons, à ce moment-là, d'une enveloppe globale : droit civil et pénal ainsi que le droit constitutionnel. En d'autres termes on continue à façonner et à conditionner, au-delà de la colonisation. Cette période se poursuit jusque dans les années '70. Sans donner de jugements de valeur mais juste en regardant les faits : si tu assures la continuité du droit précédent, avec des cadres sélectionnés parmi ceux déjà existants, que tu mets en place, et que tu perpétues ensuite, les mêmes enseignements, le même système de valeurs, le même system-in-the-mind, même si c'est dans une bonne volonté, dans les faits c'est davantage la continuité du colonialisme que tu assures, sous d'autres formes, plutôt que la continuité de l'État.

D'ailleurs, s'il y a indépendance, il devrait y avoir rupture et non pas continuité… Heureusement que la décolonisation s'est faite d'une manière fondamentalement pacifique, cependant, il fallait une rupture symbolique et factuelle, pour permettre la mise en place d'un nouveau système de repères et cela n'a pas eu lieu.

Je le souligne parce que nous sommes face à un élément paradoxal : la préoccupation de la continuité de l'Etat a créé un système où l'organisation et le système de repères de celui qui part survivent face à l'homme africain, qui, lui, est resté… Et celui qui est resté a dû continuer à s'adapter. On peut se demander quel a été l'impact sur notre système inconscient… »

LV | *« Oui, je vois bien le syllogisme… Si je garde le système d'organisation et le système juridique de celui qui est parti, je considère implicitement qu'ils sont supérieurs et donc nous pouvons croire que l'homme qui est parti est supérieur, également, à l'homme qui est resté. »*

CK | « Absolument, on sous-entend une sorte de supériorité civilisatrice dans le fonctionnement de l'Etat… »

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy
© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

>> A partir des années ’70, on va assister au début de ce qu’on pourrait appeler la tropicalisation du droit français, c'est à dire qu'on va partir du droit français et essayer d'injecter dans ce dernier des dispositions qui pourraient régir des situations purement africaines.

LV | *« Oui et clairement ces comportements et ces acquis par le silence ouvrent la voie à une introjection à propos d’un manque de capacités, ou d’un apprentissage à faire, de la part des peuples qui viennent de gagner leur indépendance… »*
CK | « Oui. Nous aurons le temps d’y revenir mais pour l’instant permet moi de te faire encore quelques exemples. Est-ce que je t’ai déjà parlé de tropicalisation du droit français ? »

LV | *« Non, je t’écoute. »*
CK | « A partir des années ’70, on va assister au début de ce qu’on pourrait appeler la tropicalisation du droit français, c'est à dire qu'on va partir du droit français et essayer d'injecter dans ce dernier des dispositions qui pourraient régir des situations purement africaines.
Ce n’est pas un élément anodin : ce qui régit la vie des Africains chez eux repose sur des éléments qui avaient un sens pour les colons mais qui sont totalement dépourvus de sens pour l’Africain. Tu peux imaginer avec quels effets sur le psychisme : tu continues à vivre avec des choses dont le sens t’échappe mais que ton Surmoi indique comme indispensables…
Cette particularité ne se retrouve pas seulement dans le droit mais également dans le fonctionnement du quotidien. Toute activité répond à des normes et usages européens. Il a donc été nécessaire, petit à petit, d’adapter tout cela mais tu comprends bien que les séquelles psychiques sont grandes. Imagine un enfant, qui joue à imiter les grands. Il sait que ce qu’il fait a un sens mais que ce dernier lui échappe complètement. C’est l’apprentissage d’un code. Mais nous, en tant qu’adultes, où pouvions nous trouver notre apprentissage ? Nous sommes encore des enfants ? Je ne saurai pas mieux parler de dépendance psychique… Voilà une partie des conséquences de ne pas avoir marqué une rupture au moment de l’indépendance. »

LV | *« Tu parles d’un droit dont le sens échappe, en analogie avec le Makoko de Mbé, en même temps le droit coutumier a continué d’exister. »*

 © All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

CK | « Après la colonisation, on va se retrouver avec une coexistence du droit coutumier et du droit français, sans pour autant qu'il y ait une hiérarchie entre les deux. Le droit coutumier n’est pas écrit, contrairement à l’autre.
Je voudrais te faire remarquer l’aspect le plus important, à mon sens, du droit coutumier.
Il possède une notion de justice et d’équité, il s’inscrit dans une tradition. Dans ce sens, on peut dire que dans ce droit tu respectes le triptyque hegelien : le droit, la morale, l’éthicité (Veneziani, Legrand, 2024). Tu as donc un système de références partagées.
En revanche, lorsque quelqu’un amène le litige au niveau du droit positif il peut être considéré comme un traître. Parce qu’il peut obtenir une décision totalement conforme au droit mais perçue comme totalement injuste. Parce qu’elle ne respectera pas les règles d'équité traditionnelles : droit, morale et éthicité ne coïncideront pas. Un simple droit réservataire peut correspondre à une injustice flagrante du point de vue coutumier. Cette coexistence va entrainer un effet très particulier : l'individu, le citoyen, ira chercher ce qui correspondra le plus à sa convenance pour obtenir gain de cause.
Ceci bien entendu pose problème, quelle norme morale peut régir ce diaphragme de repères ? Tu te retrouves face à une société déstructurée.
On a alors cherché à faire prévaloir une logique *administrative* : droit coutumier au village et droit positif en ville. Pour ce que nous avons dit plus haut, il y a une certaine logique.
Je voudrais, arrivés à ce point, faire une série de précisions, par rapport à quelques idées reçues, si tu me le consens… »

LV | *« Je t’en prie… »*
CK | « Comme je l’évoquais tout à l’heure -: *loin d’être une survivance du passé, la coutume est la réponse au jour le jour aux questions qui se posent à la société.* :- (Magnant, 2004) ; il ne faut pas voir le droit coutumier comme un droit primitif, d’origine ethnique, nous sommes face à un droit territorial (Magnant, cit.). Et si on revient à cette dimension territoriale, qui est plus précise, tu peux plus facilement comprendre comme la question du clan, dont le point de départ est le plus souvent territorial, influence également la confiance ou l’utilité que les gens voient dans le droit. Imagine que tu es une personne d’un certain endroit géographique et que tu as un problème à un tout autre endroit, où les rapports de force claniques sont inversés, que fais-tu ?

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

Tu as bien entendu intérêt à amener le problème au niveau du tribunal de droit positif… C'est un vrai problème qui explique finalement qu'on n'a aucun intérêt à épouser une personne d'une autre région, où l'on risquerait d'être jugé devant un tribunal coutumier hostile… Par analogie, cela explique qu'un président se construise un grand palais, pour donner naissance à son mythe, dans sa région et non là où l'histoire a placé la capitale ou le lieu utile à créer le mythe de la nation. Il ne fait que dire, très clairement, en termes traditionnels, que le pouvoir doit rester là et peut-être même doit rester clanique. Puisque quelqu'un qui est d'ailleurs ne pourra pas venir l'habiter. Sauf justement un héritier désigné ; qu'il soit du même sang ou du premier cercle du clan… »

LV | *« Comment le citoyen se repère dans ce dédale ? »*
CK | « A mon sens tu peux poser la problématique ainsi : l'Africain recherche dans le droit la gestion des problématiques modernes. Les problématiques traditionnelles, il sait les résoudre. Or les problématiques modernes sont issues de la colonisation, de la post-colonisation et puis de l'évolution des sociétés. Ce droit est nécessaire, il régit tout ce que la tradition n'avait pas prévu, ne connaissait pas, mais en termes de temps, il est arrivé brutalement.
Cette modernité qui s'impose à nos sociétés s'accompagne d'un droit que vous avez eu le temps d'adapter, construire, amender en plusieurs siècles. Mais il décrit **votre** devenir donc il ne nous est pas adapté. Il est évident qu'il est greffé sur nous comme un costume mal taillé. Dans la construction du droit, il faut que nous trouvions notre propre chemin, autrement la perception du sens du droit, par rapport à la morale et l'éthique ne sera pas compréhensible. Un droit dépourvu de sens est un droit anomique. Bien entendu ceci est notre défi mais les classes dirigeantes actuelles n'en sont pas à la hauteur, conceptuellement. »

LV | « *Sur la question de faire correspondre le droit à votre tradition et culture, je te suis largement. Cependant, si tu as coexistence d'un droit qui respecte ce triptyque hégelien avec un autre qui ne le fait pas, comment gérer cette contradiction ? »*

>> Il y a injonction paradoxale dans le fait de prétendre amener une civilisation, à laquelle tu dois te plier, alors que le civilisateur se comporte de manière *non-civilisée (comme un sauvage).*

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

CK | « Je crois que cette contradiction peut se gérer avec le temps et le discernement. Mais ce qui fait de notre société une société anomique n'est bien entendu pas dans la coexistence de ces droits mais dans l'injonction paradoxale, à mon sens l'origine est lointaine. »

LV | *« Peux-tu développer ? »*
CK | « Il y a injonction paradoxale dans le fait de prétendre amener une civilisation, à laquelle tu dois te plier, alors que le civilisateur se comporte de manière *non-civilisée* (*comme un sauvage*). Faisons un exemple atrocement simple : tu peux imaginer que si un *Blanc* violait une *Noire* les choses n'avaient pas d'effet pour lui, alors que, si le contraire arrivait, les conséquences pour l'homme *noir* étaient très grandes (et nous parlons par euphémismes, bien sûr). Le fait que les Européens aient pu faire ce qu'ils voulaient, parce que juridiquement ils profitaient d'un passe-droit, nous renvoie à la psychologie des masses ; pour faire simple, le *Surmoi* a quelque part été court-circuité par le *Ça* (les références sur ce mécanisme sont nombreuses et claires - Freud, 1921; Bion, 1961; Laval, cit.). Si, comme je l'ai évoqué à d'autres moments, le colon revêt une image parentale, face à un Africain complètement infantilisé, se pose alors, pour le colonisé, une question d'absence d'exemplarité, de cohérence, une faille symbolique. Pour une réflexion sur ces faits, je te renvoie au Rapport Brazza (2014), présenté par la commission Lanessan en 1906 et discrètement enseveli jusqu'en 2014 quand il est rendu public (Martin, 2014).
Le colonisateur a eu sa justice et ses passe-droits. Pourquoi, parti le colon, l'Africain qui en a hérité le costume, sans forcément en avoir compris l'usage, ne ferait pas pareil ?
Donc, en premier sont venues nos élites. Le passe-droit est pour eux une évidence. Mais à ce moment-là pourquoi nos citoyens devraient s'abstenir de rechercher leurs petits passe-droits ? Par ce biais tu continues à alimenter cette société anomique, où par mon simple vouloir et le fait que je suis officier de police, je m'approprie ton terrain, ta maison, je falsifie le cadastre, j'expulse tes locataires et je construis un immeuble de neuf étages avec une discothèque… Sans aucun respect des normes d'urbanisme de surcroit. Et bien entendu le procès fait l'objet d'une procrastination coupable de la part des juges… Ce sont des faits qui peuvent arriver à tout le monde aujourd'hui, dans beaucoup de pays d'Afrique.

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

Si nous ne transformons pas notre system-in-the-mind sur la notion du droit, il n'y aura pas de transformation possible en Afrique. »

LV | *« Et tu es en train de me dire que ça prendra encore du temps… »*
CK | « Peut-être beaucoup de temps… »

VI - ABSENCE DE TRANSFORMATION OU TRANSFORMATION ENDOGÈNE ?

LV | *« En t'écoutant, on ne peut pas dire que le rendez-vous entre les leaders transformateurs et leurs pays soit en train de se réaliser. L'impression générale est qu'il y aura encore à faire un travail d'évolution et de préparation des systèmes de représentation mentale. On pourrait dire que soit nous sommes face à une situation entropique (pas de transformation), soit nous sommes face à une succession d'évolutions ou petites transformations, que l'on appelle des* transformations endogènes *(Veneziani, Legrand, 2024). Pouvons-nous analyser le rôle que les différentes composantes de la société (structures traditionnelles, famille, religions, intellectuels, diaspora, classes moyennes, nouvelles générations) pourront prendre dans ce chemin vers la transformation ? »*
CK | « Je ne suis pas convaincu qu'un processus transformateur puisse venir si facilement… »

LV | *« Tu sembles fondamentalement pessimiste ; tu ne vois aucune institution existante à ce jour en Afrique capable d'initier un processus transformateur ? »*
CK | « Quand je pose cette question aux personnes avec qui je suis en contact, avec qui j'échange, y compris les intellectuels, je m'aperçois qu'elle est mal perçue. On me demande si je fais de la propagande pour le gouvernement… Quand on n'est pas prêt à se poser une question, cela signifie qu'on n'est pas en mesure de l'affronter. »

LV | *« Pourrais-tu nous expliquer ta perception de la situation ? »*
CK | « Si tu reprends la thèse selon laquelle l'ethnicité a été amplifiée et utilisée par les pouvoirs existants pour détourner notre attention de leurs échecs, alors on est bien obligé de se dire que tout ce qui renforce une vision ethnique et tribale (voir clanique) est un élément régressif. S'il y a régression, il est difficile de parler de transformation.

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

Cette vision ethnique vient conforter beaucoup de gens dans l'idée que les différences sont grandes et les incite à l'amour des particularismes. Si tu savais combien de gens actuellement capturent l'attention en faisant l'exaltation de leur clan, de leur tribu, presque avec des relents de suprématisme… Pour ce qui est de nos traditions, nous arrivons à régler la vie de notre société ; le vrai défi qui nous attend c'est de comprendre comment intégrer la modernité dans nos structures traditionnelles. Ces dernières représentent plutôt quelque chose à transformer que quelque chose de transformateur… »

LV | *« A défaut de vrais leaders, une transformation devrait reposer sur des forces sociales ou sur des institutions. Sur lesquelles voudrais tu porter ton regard ? »*
CK | « Jusqu'à présent nous avons parlé de la religion et de l'Eglise, de la famille, des intellectuels et de la diaspora. Puis il y a trois réalités et puis les femmes qui méritent également que l'on s'attarde sur elles : la naissance, encore très peu prononcée, mais réelle, d'une classe moyenne, les nouveaux entrepreneurs, les nouvelles générations et également les femmes. Sur chacune d'elles, on peut développer quelques observations. »

LV | *« Par quoi voudrais-tu commencer ? »*
CK | « Par la religion et la famille. C'est intéressant de voir que là où il y a l'Islam (et bien que l'Islam ne soit pas la raison essentielle de ces changements), quelque chose de nouveau est en train de se produire en Afrique. Il y a des aspects d'opposition systématique, de rejet du dialogue avec la France, mais il y a également des éléments intéressants. Cependant j'ai plutôt tendance à entrevoir, pour l'instant, une sorte de crise de contre-dépendance plutôt qu'une réelle transformation (je sais que nous en reparlerons dans quelques instants). Ensuite il y a les pays où l'eglise catholique est forte. Certains pourraient espérer que l'Eglise prenne un rôle similaire à celui qu'elle a exercé en Amérique latine où elle a eu un rôle socialement novateur et où un clergé très traditionnaliste et conservateur a été rejoint par un autre, ouvert, engagé, présent, y compris dans la dénonciation des dictatures militaires. Je pense que tout cela est différent en Afrique. La concurrence de l'Islam et de la Chrétienté sur le même continent a peut-être facilité une compétition au traditionalisme. C'est frappant, tu vois, que l'un des principaux opposants au pape François, du point de vue théologique et traditionaliste, ait été le Cardinal Robert Sarah, de Guinée Conakry. Du point de vue symbolique c'est saisissant : deux continents, deux visions de l'évolution de l'Eglise, deux modes de pensée opposés.

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

Quant à la famille, au sens traditionnel, elle est le socle le plus restreint et le plus sûr du clan. Elle aura tendance à privilégier la notion familiale et clanique.
En revanche il y a un aspect intéressant dans la famille et le clan. Je m'en suis aperçu en faisant mes recherches sur la restitution des œuvres d'art aux Africains. C'est que dans le clan et la structure familiale tu peux avoir ce qu'on appelle la gestion de la mémoire.
C'est à dire que ces entités permettent à la mémoire de continuer à exister. Dans un processus de transformation (Gutmann, cit.) outre les leaders (ou les boosters et les blockers), il faut également des stabilisateurs. Le clan et la famille pourraient l'être. Je les vois plus dans ce rôle de containment, également positif, que dans un rôle de leadership transformateur. En tous cas, on est encore loin des *Madres de Plaza de Mayo*. »

LV | *« Alors quel rôle pourraient prendre les intellectuels ? »*
CK | « A ton avis, comment un intellectuel peut avoir un rôle dans des contrées où l'on ne respecte pas les différences de pensée ? Il suffit de peu, d'un avis divergent, d'une pensée générale et abstraite, que le pouvoir politique perçoit comme concrète et particulière, pour se retrouver dans des difficultés sérieuses. Les intellectuels qui aujourd'hui résident dans les pays de l'Afrique francophone ne sont pas en condition d'exprimer une pensée critique en toute liberté. Quant à ceux qui sont à l'extérieur, en Europe, mais *qui veulent garder des liens avec le pays*, ils ont également intérêt à exprimer une pensée riche en modération… »

LV | *« Tout cela ne nous laisse pas de grands espoirs… »*
CK | « Oui, exactement, je crois que l'essentiel tient à l'impossibilité de construire librement nos pensées, l'impact est très limité. En revanche, j'espère que les intellectuels qui sont à l'extérieur, plus libres et moins contrôlés, pourront dans un temps prochain incarner un rôle très particulier, en miroir. Incarner une altérité, qui par son regard extérieur facilite et promeut un travail de discernement (Fassino et al., cit.). »

LV | *« Et tous les autres Africains de l'extérieur ? Souvent, en parlant des Africains, on oublie tous ceux qui vivent en Europe ou ailleurs. Tu en fait partie depuis ta jeunesse, à ton avis quel rôle pouvez-vous prendre ? »*
CK | « Nous en avons parlé au début de l'interview, je pense que nous sommes des déracinés, des exilés, donc notre impact est réduit parce que malgré tout nous sommes déconnectés des réalités du quotidien. Je suis en train de me poser cette question en ce moment de ma vie ; d'autres de ma génération commencent à se la poser également. Les gens de l'extérieur, qu'on appelle maladroitement diaspora, sont parmi les passagers de mon fameux bateau sans vraie destination et sans repères. Je m'aperçois qu'après tout, nous ressemblons à des apatrides, naviguant sans une véritable destination, avec des camarades de voyage qui comme moi confondent l'escale et la destination finale… Un bateau en perdition où chaque passager, s'il est perdu, l'est également pour l'Afrique. C'est un parcours aliénant par lequel tu perds petit à petit tes valeurs, ton identité, tes repères culturels et quelque part tu deviens transparent. C'est source de souffrance car tu es l'objet d'une double tension et d'un double reproche entre ce que tu as laissé et ce que tu as rejoint.
Tout ça pour te dire que la *diaspora* ne pourra jamais rien pour l'Afrique si ceux qui sont en Afrique n'ont rien prévu pour que la *diaspora* ait un rôle. »

>> Les gens de l'extérieur (...) sont parmi les passagers de mon fameux bateau sans vraie destination et sans repères. Je m'aperçois qu'après tout nous ressemblons à des apatrides, naviguant sans une véritable destination, avec des camarades de voyage qui comme moi confondent l'escale et la destination finale...

LV | *« Tu me rejoins donc sur le fait que, si actuellement il y a un processus de transformation, en Afrique francophone, on serait plutôt face à de la transformation endogène ? »*
CK | « Oui tout à fait. Je peux bien entendu me tromper, ne pas voir quelque chose d'évident qui est en mouvement, mais sincèrement c'est ce que je crois en ce moment. »

LV | *« Ainsi il devient naturel, dans un processus de transformation long comme la transformation endogène et que tu sembles dessiner, de regarder vers ceux qui peuvent incarner une nouvelle dynamique : les nouveaux entrepreneurs, les classes moyennes, les nouvelles générations et les femmes, que tu citais avant. »*
CK | « Les nouveaux entrepreneurs constituent en effet un phénomène récent qui existe dans tout le bassin du Congo et dans d'autres pays africains. On voit apparaître des PME constituant un niveau intermédiaire entre les très petites entreprises, dont le but est la survie, et les très grands conglomérats. C'était

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy
© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

Mais combien de pays africains investissent aujourd'hui dans l'éducation ? Quel est le budget de l'éducation des différents pays africains ?

d'ailleurs la base du projet *Advenir* que nous avons cocréé, tous les deux avec quelques autres collègues, en 2018 : organiser un séminaire de transformation des institutions en Afrique francophone, une première je crois, en ciblant les trois catégories que tu viens de citer car les plus dynamiques en termes de transformation de la société. Le séminaire avait donné des résultats intéressants, jusqu'au covid, et nous n'avons repris que très récemment. Bien sûr, c'est une donnée économique de base, cette transformation endogène passera par eux. Mais en combien de temps ? »

LV | *« Quelles sont à ce jour les difficultés qui sont en face de vous ? »*
CK | « Le premier problème est que pour créer un tissu économique comme celui dont on parle il faut des infrastructures. Elles sont à ce jour inexistantes ou embryonnaires, souvent défaillantes. En outre leur fonctionnement dépend trop souvent du niveau de corruption, interne aux différents niveaux de l'état. On a des gens qui ont l'ambition de se développer, la volonté et les compétences, souvent très élevées, mais les structures manquent. L'état n'est pas intéressé, les grands conglomérats sont plus avantageux, ils ont moins d'exigences structurelles, ils peuvent gérer leurs besoins eux-mêmes et les volumes sont plus significatifs, ce qui génère plus de richesses pour les élites… La collusion entre le pouvoir, les grands conglomérats et l'ancien colon est alimenté par cette situation…
Du coup, malgré leur valeur, les entrepreneurs ont beaucoup de mal à obtenir de l'efficacité de la part du système.
Parfois des entrepreneurs te disent qu'ils ont même du mal à expédier un colis. Cela n'intéresse ni l'état, ni les grands conglomérats qui en sont concessionnaires, *ils ont de plus grandes préoccupations à gérer entre eux.* La situation est même dramatique en matière de chemins de fer, de routes… sans parler de la coopération : beaucoup d'entrepreneurs ont même du mal à obtenir un visa pour un voyage d'affaires et tout le monde s'en moque (cette problématique ressort habituellement dans les travaux des grands syndicats professionnels, comme notre Fédération Nationale du Bâtiment). Et puis la corruption… Comment faire pour se développer ?
Beaucoup de gens créent du business et puis renoncent parce que tout simplement il n'y a pas d'infrastructures. »

LV | *« Quand nous avons commencé nos séminaires en Afrique, nous étions souvent interpellés par les femmes, elles étaient fortement en demande et souhaitaient qu'on les aide à travers des programmes ciblés, comme nous étions en train d'entreprendre en Afrique du Sud… »*
CK | « Oui, absolument. Non seulement elles portent le foyer, dans une structure sociétale souvent matriarcale, mais en plus elles sont fortement impliquées dans des processus de transformation. C'est évident qu'on ne pourra pas transformer la société africaine si on met de côté les femmes et cela commence bien entendu par leur alphabétisation et leur accès à une éducation de qualité. »

LV | *« Et les jeunes ? Quel est leur degré de conscience des problématiques qui les attendent ? »*
CK | « Pour que ces trois catégories dont on a parlé puissent prospérer, avoir un espoir, et donc amorcer un processus de transformation, tu dois remplir deux conditions : une formation qualitative et des débouchés sur place.
Je ne sais pas si nos lecteurs le savent mais ce n'est plus comme avant où l'on venait en Europe pour se former, l'Afrique d'aujourd'hui est capable de former ses cadres chez elle. Le problème est toujours le même : méfions-nous de ce qu'il y a dedans… Aujourd'hui beaucoup d'universités et de grandes écoles ont des programmes en Afrique (certains de mes enfants les ont suivis) mais si tu persistes à former les Africains avec les programmes existants, tu vas former des clones d'Européens… Et tu reproduiras le dysfonctionnement des générations précédentes. Quel est le sens pour un Africain d'apprendre la Renaissance italienne ou, pour devenir un intellectuel, qu'il se forme sur les philosophes européens comme l'avait fait Senghor ?
Ce n'est pas de l'obscurantisme mais la question est que le savoir qui concerne notre identité première devrait être celui qui nous concerne prioritairement. Actuellement nous avons besoin d'intégrer les Africains dans des dynamiques propres à l'Afrique, c'est comme ça qu'on rendra les Africains capables de répondre aux défis de demain : un lieu où les jeunes auront compris les défis de leur contexte, dans des formations peut-être enfin faites dans les langues qu'ils parlent chez eux.

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy
© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

Depuis plus de soixante, ans nous apprenons de manière anachronique, sur des matrices européennes plaquées sur nos réalités, où l'enjeu principal sera de se demander comment les réadapter à la réalité africaine. La question c'est d'apprendre sur la base des besoins et des réalités du terrain.
A quand une vraie université africaine de niveau, non plus eurocentrée ?
Mais combien de pays africains investissent aujourd'hui dans l'éducation ? Quel est le budget de l'éducation des différents pays africains ? Quand par exemple HEC s'installe au Cameroun, combien de Camerounais vont profiter de cela ? Une infime partie de leur génération. Quel est le budget pour les autres Camerounais ? C'est cosmétique, pas systémique.
J'en viens aux débouchés. L'Afrique a des ressources mais il faut arriver à les transformer sur place, or ce n'est pas le cas…
Où est donc la vision stratégique à long terme ? Il ne s'agit pas d'une simple réponse économique, la question est de comprendre où on veut aller, se donner un point d'arrivée approximatif et puis commencer le chemin. Le voyage fera la transformation. Il s'agit de retrouver un chemin de fierté, de retrouver son identité et donc pouvoir laisser son empreinte. C'est très difficile, au niveau international, tout est fait pour que l'Africain soit égaré. Le problème de l'Afrique n'est pas de se développer mais plutôt de trouver un chemin qui mène vers le développement tout en permettant à l'Afrique, celle que je connais en tous cas, d'être à l'aise sur ce chemin. »

>> La génération qui a vécu l'indépendance, qui est en train de disparaitre ou qui est encore au pouvoir aujourd'hui avait, a eu et a encore, probablement, besoin de ces relations, qui nécessitent une forte proximité affective et, qui de ce fait sont empoisonnantes ; je ne crois pas que l'Européen les ait vécues avec la même intensité.

VII - SORTIR DU COLONIALISME…

LV | *« Arrivés à ce point de notre travail, on peut se poser la question principale : est-ce qu'à ton avis l'Afrique et les Africains sont sortis du colonialisme, du point de vue psychique ? »*
CK | « Je te remercie de poser la question avec cette prudence intellectuelle.
Du point de vue politique, les choses sont claires : il y a eu le colonialisme, le néo-colonialisme et la Françafrique. Aujourd'hui ce système se termine parce qu'il est arrivé au bout du modèle, c'est sous nos yeux, ça génère de l'instabilité, ça fait discuter sur l'avenir.
Du point de vue psychique, c'est plus complexe. J'ai deux images. En premier… Sais-tu quelle *petite rengaine* j'ai souvent entendu dans mon enfance, dans ma jeunesse, dans ma vie, de la part des Africains que je connais, des hommes politiques, des milieux intellectuels ou de la diaspora ? »

LV | *« Laquelle ? »*
CK | « -: *Il ne faut pas mettre l'homme blanc en colère* :-.
Comme des enfants ne mettraient pas en colère leurs parents ; comme les humains ne mettraient pas en colère les dieux de l'Olympe ; comme des domestiques ne mettraient pas en colère leurs maîtres… Dans cette phrase le Blanc prend le rôle du colérique imprévisible (et incompréhensible, dont on a parlé) et l'Africain devient un (sympathique) dissimulateur, psychiquement dépendant… »

LV | *« Et la deuxième image ? »*
CK | « C'est un épisode récent…
Ces derniers temps, à cause de la guerre en Ukraine, nous avons eu un président africain qui est allé voir Poutine pour lui demander de l'aide en matière de céréales et Poutine a gentiment répondu -: *je te ferai des livraisons gratuites* :-. Quand ce président est rentré en Afrique, les intellectuels l'ont interpellé… -: *attends… mais tu es marrant toi, est-ce que ta grand-mère mangeait du pain, est-ce que ton arrière-grand-mère mangeait du pain ?* :-.
Si tu regardes, statistiquement l'Afrique est le territoire qui est considéré comme celui qui a le plus de terres arables… Alors, pourquoi sommes-nous obligés d'aller prendre des céréales qui viennent d'ailleurs, au lieu de cultiver les nôtres ? Il faudrait profiter de cette opportunité pour développer du manioc, du sorgho, du millet, les aliments de base de nos ancêtres, plutôt que quémander quelque chose qui nous rend *esclaves* et hypothèque notre développement futur. L'Afrique doit être critique de ces comportements. On voit bien le system-in-the-mind de l'ancienne génération, restée dans des canevas tracés par la décolonisation. Il faudrait que l'Afrique puisse définir sa propre trajectoire ; or, pour définir une trajectoire, il faut savoir d'où tu pars, quelles sont les bases. Je vois dans cette histoire une dimension *morale*, de sortie de la dépendance psychique. »

LV | *« C'est-à-dire que cela n'a pas disparu avec l'indépendance, bien entendu, mais qu'il a fallu plusieurs décennies pour commencer à en sortir ? »*

 © All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy
© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

CK | « Oui… A mes yeux la culture africaine post-coloniale est encore très fortement perméable à ça. Alors que l'Africain devrait d'abord, pour être en égalité, compter sur lui-même, il cherche à reproduire un schéma de dépendance avec l'ancien colon, ensuite avec le Chinois, ensuite avec le Russe…
Ce besoin (quel que soit le rôle) de tout réduire à ces relations de dépendance est une véritable manifestation de notre inconscient. Le tout-puissant et le dépendant. Eventuellement tu es dans une relation de contre-dépendance, celle de l'adolescent, mais tu n'es pas un adulte, l'égal.
Sans aucun doute tu es en plein dans la première hypothèse de base de Bion. Ce n'est pas un hasard non plus si dans la société Africaine cela se reproduit à travers des dictateurs représentant des incarnations d'hommes omnipuissants et de sujets totalement dépendants : c'est une construction systémique.
La génération qui a vécu l'indépendance, qui est en train de disparaitre ou qui est encore au pouvoir aujourd'hui avait, a eu et a encore, probablement, besoin de ces relations, qui nécessitent une forte proximité affective et, qui de ce fait sont empoisonnantes ; je ne crois pas que l'Européen les ait vécues avec la même intensité.
Nous sommes sur quelque chose qui nous dit que, pour l'Africain, la question de la supériorité intellectuelle de l'homme européen est restée très longtemps présente. Notre regard doit prendre en compte cela. Tu te souviens bien qu'il y a trente ans, quand nous avons commencé à réfléchir et à planifier nos interventions en Afrique, nous étions confrontés à un élément de réalité : tu ne pouvais pas faire de l'audit, du conseil en M&A, du consulting, en tant que Noir. Tu étais forcément *non-compétent*. Il fallait un *Blanc*. On a alors commencé à mettre en place un concept que nous avons suivi pendant très longtemps, c'était ton intuition d'ailleurs, celle de travailler en binôme : un *Blanc* et un *Noir*. Le *Blanc* tout seul va être un facteur de cristallisation de cette dépendance, le *Noir* tout seul va manquer de crédibilité.
Au début le *Noir* était souvent perçu par les Africains comme le simple assistant. Au fil des années nous avons vu que dans les organisations des multinationales, les Africains montaient *en grade* et nous avons accompagné cela, toujours avec nos binômes. Aux yeux des Africains, les binômes ont fini par devenir d'abord crédibles (il y a 15-20 ans) puis réellement paritaires seulement ces derniers temps. C'est sur un concept de binôme de co-directeurs que nous avons lancé *Advenir* et ça a été enfin perçu comme tel, un vrai processus de co-construction.
Actuellement on commence à voir des collègues africains qui interviennent seuls et qui n'ont plus (ou plus autant) de gap de crédibilité. Mais il nous a fallu

 © All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

>> Je pense qu'en Europe, vous n'avez pas bien perçu les enjeux. Votre réaction peut se résumer en deux phrases -: *On vous ferme les portes parce que vous avez pris le pouvoir de façon illégitime* :- et -: *vous nous rejetez* :-.

trente ans, avec un concept qui à l'époque était à l'avant-garde. Actuellement les africains commencent a occuper, dans les grands groupes internationaux en Afrique, de plus en plus des postes dirigeants et plus seulement subalternes. »

LV | *« En ce moment tu aperçois une amorce de sortie de ce system-in-the-mind de dépendance, essentiellement grâce aux nouvelles générations. En même temps, juste au moment où la Françafrique se dissout et que l'on pourrait espérer construire enfin quelque chose de différent, nous avons ces soubresauts fortement antifrançais dans nombreux pays africains. »*
CK | « Oui tout à fait et les deux vont de pair naturellement. Je vois que cela chagrine fortement mes interlocuteurs français (je suis français aussi, je le rappelle…). Les Français se sentent rejetés par l'Afrique. Pourtant il faut, je pense, voir ça avec distance ; cela ressemble plus à une crise d'adolescence qu'à une véritable trajectoire. »

LV | *« Je crois te comprendre, peux-tu développer ? »*
CK | « Avec plaisir. D'abord soulignons des répétitions : au Mali comme ailleurs, ce sont les militaires qui ont pris le pouvoir, souvent par la violence, également par trahison. Au Burkina Faso, au bout de six mois, celui qui a trahi a été trahi… (par un nouveau coup d'Etat).
Je pense qu'en Europe, vous n'avez pas bien perçu les enjeux. Votre réaction peut se résumer en deux phrases -: *On vous ferme les portes parce que vous avez pris le pouvoir de façon illégitime* :- et -: *vous nous rejetez* :-.
Si ces pays ont eu un processus de prise de pouvoir illégitime et non démocratique, ils ont été ensuite légitimés par l'opinion publique.
Les peuples africains sont descendus dans la rue en disant -: *Nous sommes d'accord avec ceux qui viennent de faire le coup d'État* :-. »

LV | *« Pourquoi à ton avis ? »*
CK | « Parce que par ce biais on a l'illusion d'expulser cette dépendance psychique

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

que constituent la complexité de ces liens de dépendance et leur complexité les schémas claniques, les trahisons successives, qui minent la transformation de nos pays. C'est comme si les gens avaient pensé qu'en mettant la France dehors, tous ces phénomènes qu'elle co-alimentait allaient magiquement disparaître : le leurre que par le *changement,* on puisse faire l'économie du travail de discernement, de la prise de conscience, du partage collectif et de la transformation. Bien entendu il faut faire ce travail, sinon les Chinois ou les Russes, remplaceront les Français dans cette relation dysfonctionnelle.
Après les chimères du *changement,* peut-être un jour un parcours de transformation pourra enfin commencer. Mais dans combien de temps ?
C'est le moment où, je le souhaite, la France pourra être un partenaire privilégié. Tu vois, les Français ont tellement peur d'être rejetés qu'ils ne voient que les éléments négatifs. Au Sénégal, la tentative d'entrave à des élections libres de Macky Sal a échoué. Le nouveau président a manifesté une liberté de pensée, une volonté dialectique vis-à-vis de la France qui peut en perturber certains mais pour l'Afrique, ce qui compte, c'est que les institutions aient tenu, que le droit ait tenu. C'est une vraie bonne nouvelle, une progression vers une transformation. Puis on s'assoira à la table des négociations avec le nouveau président…
En revanche, parmi les amis indéfectibles de la France, le droit est bafoué. Si la France n'exprime que la peur du rejet, elle sera rejetée. Nous en revenons à notre petite rengaine, en fait, à ton avis, de qui le Français (pas la Françafrique) doit se méfier ? De Bassirou Diomaye Faye, qui le met en colère, ou de tous ces présidents du bassin du Congo, *qui ne veulent surtout pas qu'il se mette en colère* ? »

>> Tu vois, les Français ont tellement peur d'être rejetés qu'ils ne voient que les éléments négatifs.

VIII - TROIS GÉNÉRATIONS LES UNES EN FACE DES AUTRES…

LV | *« Il est normal, à présent qu'on arrive au terme de notre dialogue, de te demander, très classiquement :* où en sommes-nous et vers où allons-nous *? »*
CK | « Il y a trente ans, je pensais qu'aujourd'hui j'aurais pu te dire que la transformation de l'Afrique est en marche. Aujourd'hui j'ai l'impression qu'il nous faudra encore trente ans…

 © All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

Au début de cette exploration avec toi, je regardais avec anxiété le chemin à accomplir ; à la fin de ce travail je me rends compte aussi du chemin parcouru. C'est long. Tout cela confirme également que si une transformation de nos sociétés est encore irréalisable, un processus de transformation endogène, de lentes remises en cause, de progressions, de transformations imperceptibles de nos system-in-the-mind, s'est, en quelque sorte, mis en route (Fassino et al., 2021; Veneziani Legrand, 2024; Guerra Velez, 2024). Ce long voyage fait ensemble m'a également permis d'entrevoir une autre piste… »

LV | *« De quoi s'agit-il ? »*
CK | « Parler de toute l'Afrique francophone était ambitieux et nous a peut-être parfois empêché d'aller plus en profondeur, cependant c'était nécessaire. La dimension mythique ou, si tu préfères, son absence, m'a fait comprendre qu'il fallait repartir de cette identité commune, *seconde*, avant de repartir sur nos identités *premières*. Surtout face à l'échec actuel des Etats nationaux et peut être que les deux choses vont ensemble, d'ailleurs… »

LV | *« Ce travail nous a également dit, je crois, que s'il y a plusieurs Afriques géographiques, il y en a également plusieurs du point de vue psychique. Que penses-tu de ces trois générations qui se côtoient et de leurs missions, ou de leurs accomplissements ? »*
CK | « J'aimerais commencer par une image philosophique, celle du dépouillement. Il faut d'abord te dépouiller pour permettre qu'autre chose vienne à toi ou entre en toi ; se vider pour recevoir (ce qui est aussi le présupposé de la transformation, il faut laisser aller des choses pour pouvoir se transformer et en accueillir d'autres). C'est comme si à la sortie de l'indépendance, la première génération avait subi ce processus en se vidant complètement d'elle-même, probablement, pour paraphraser Labou Tansi, les femmes, l'argent et le pouvoir ont été pour eux une sorte de refoulement de tout ça. La deuxième s'est affairée pour combler le vide. Peut-être la troisième, enfin, sera prête pour accueillir quelque chose à nouveau… Il y a 65 ans, au moment des indépendances, nous ne pouvions pas savoir que ça allait prendre autant de temps, c'était la première fois dans l'histoire de l'humanité. En y réfléchissant c'est normal, après autant d'anéantissement de ce que nous étions, il fallait que le temps accomplisse son œuvre. »

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

>> On a pensé notre continent comme des matériaux, comme des agrégats sur lesquels agir, des matières premières à assembler et on n'a pas pensé à nos pays en termes d'identité, de culture, de valeurs.

LV | *« On peut procéder par ordre ? Quelles sont ces générations ? »*
CK | « La première, au sens large, c'est celle qui a vécu la décolonisation ou qui a vécu les premières décennies postcoloniales et qui aujourd'hui quitte le pouvoir, nous en avons un peu parlé. Indépendamment de ses mérites ou de ses torts, elle a été prise dans cet engrenage postcolonial fait de dépendance psychique et de logiques claniques. Elle ne pouvait pas aller plus loin psychiquement et collectivement, l'intériorisation du gap Européen/Africain était impossible à dépasser. C'est la génération qui nous a précédés.
Ensuite est venue ma génération, celle de ceux nés entre le milieu des années '50 et les années '70 : au moment de la décolonisation ou juste après. Nous avons pu profiter du contexte de l'époque, en faisant des études en Europe ; certains d'entre nous ont gagné de l'argent en travaillant en Europe, occupé des postes dans des organismes internationaux, nous sommes cultivés. Notre génération est devenue très critique par rapport à ce qui s'est passé au moment de la libération ; elle a compris l'importance de retrouver ce qui a été perdu pour devenir l'égal des autres, elle sait que l'Afrique a vraiment tout à récupérer de son histoire, elle a compris que la libération a surtout été donnée, et que donc ce qui est donné n'est pas forcément acquis, et elle est consciente que l'Afrique doit d'abord discerner sur son propre processus de libération. Nous avons compris. Mais *nous n'avons fait que comprendre*, enivrés par notre regard essentiellement technocratique. Collectivement nous n'avons pas su nous trouver, tout simplement parce que nous n'avons pas osé nous demander qui nous étions. La force de cet héritage était encore trop lourde pour nous. Mais à force de nous mettre entre parenthèses pendant si longtemps, nous sommes devenus juste des enveloppes corporelles agitées par le vent.
Je pense à un mot qu'on utilise beaucoup dans les pays africains que je fréquente : *construire*.
Comme une sorte de délire technocratique : construire, bâtir, se dédier à l'infrastructure. On se rassure en déclarant que -: *Nous construisons !* :-. C'est comme une fuite. C'est nécessaire mais cette nécessité est également une justification pour ne pas se chercher et ne pas se retrouver.
Mais on oublie que quand on construit quelque chose, il faut d'abord savoir pourquoi on le fait.
Discerner sur ce que l'on entreprend pour ne pas céder à la compulsion technocratique.
C'est symptomatique : on a des pays en ruine, un continent en ruine, et tout le monde parle de construction…
La mise en place des actions pour résoudre les problèmes de l'Afrique post-coloniale ne va se faire que maintenant, avec les plus jeunes générations, on doit l'espérer.
J'espère que nous arriverons à leur transmettre en legs l'apprentissage de notre échec : transformer une société n'est pas seulement une question matérielle, c'est d'abord une question qui s'adresse à l'inconscient, à l'immatériel, au métaphysique. Comme dans une hypothèse de travail, il faut accompagner la dimension politique de la dimension psychique et de la dimension spirituelle.
Et on se rend compte qu'il y a une réelle vacuité sur ce plan. Où se trouvent ces rites, qui permettent à la tribu d'alimenter le mythe qui à son tour permet à la tribu d'exister et de se maintenir ?
Pour ceux qui vont prendre la suite, ça va être très difficile.
En premier lieu psychiquement, nous sommes bel et bien dans une dimension tri-générationnelle. La première génération vit le traumatisme et puis reste empêtrée dans le silence, le déni, l'évitement et bien entendu également les dysfonctionnements relatifs au traumatisme. La deuxième ne veux pas voir, pour se protéger et pour protéger la génération précédente, et en ne voulant pas voir, elle ignore. La troisième sera celle qui aura la charge de faire exploser le traumatisme en le rendant visible… Je ne fais que traduire en histoire africaine récente des théories bien connues et maintes fois décrites (Abraham, Torok, 1978 ; Kaës, cit. ; Garon, 1999 ; Platteau, 2007 ; Bayard-Richez, 2016).
Malheureusement ce prix à payer est également géopolitique, souvent on ne s'en rend pas compte : on est en train de tirer un rideau devant une population toute entière… c'est pour ça qu'elle prend la Méditerranée, malgré les publications, les livres et les statistiques qui disent que l'Afrique est riche et que l'Afrique c'est demain, car elle a très bien compris ce qui l'attend en Afrique. Tout le monde leur dit -: *il y a de quoi faire* :-, oui, mais y a-t-il les conditions pour le faire ? Non !
Je voudrais terminer par une dernière association. Je pense à ma première visite au musée des civilisations du Sénégal. Au moment de sortir, je me suis retrouvé au centre d'un désert. Il y avait quelques gardes qui étaient là et très peu de

 © All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy
© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

monde autour. Le tout dans un joli paysage. C'est un lieu imposant et qui ne s'impose pas.
C'est exactement toute la réflexion qui a tourné autour de la restitution des œuvres d'art africaines. Nous devons pouvoir nous confronter à notre passé. La création artistique en est un magnifique viatique.
Quel sera notre chemin ? Comment arriver à créer un modèle qui ne soit ni une copie de l'Europe, ni une opposition systématique, comment ne pas tomber dans l'*africano-centrisme* ?
Ni dépendance, ni contre-dépendance, mais une réelle interdépendance de nos mondes, pour que l'Afrique puisse parler à l'autre de façon enfin égalitaire. »

Estragon : « Alors Vladimir, il arrivera ce soir Godot ? »
Vladimir : « Je ne sais pas, peut-être demain… »

>> Comment arriver à créer un modèle qui ne soit ni une copie de l'Europe, ni une opposition systématique, comment ne pas tomber dans l'africano-centrisme ? Ni dépendance, ni contre-dépendance, mais une réelle interdépendance [...]

NOTE

1 Son essai sur la restitution des œuvres d'art africaines à leurs légitimes propriétaires a eu une large audience, notamment pour la façon nouvelle et constructive d'encadrer cette problématique. Ce travail a également contribué, à sa manière, à réinterroger en la matière la politique étrangère de la France.

2 -: *Je parle de millions d'hommes à qui on a inculqué savamment la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le larbinisme.* :-

3 Ce terme est proposé par l'Allemand Bleek à la fin du XIXe siècle. On nomme « Ban-tu » (bantu signifie *humains* en kikongo) les locuteurs des langues bantoues (environ quatre cent cinquante langues) sur le continent africain. Ils sont répartis du Cameroun aux Comores et du Soudan à l'Afrique du Sud. Les groupes bantous ont des structures sociales et politiques différentes (Walter Köppe: Philologie im südlichen Afrika: Wilhelm Heinrich Immanuel Bleek (1827-1875). Zeitschrift für Germanistik, Neue Folge 3 (1998).

4 Parmi les différents événements organisés par Présence Africaine, le Premier congrès des écrivains et artistes noirs est celui qui aura eu le plus grand retentissement. Du 19 au 22 septembre 1956, dans l'amphithéâtre Descartes de la Sorbonne, à Paris, il réunit une centaine d'éminents intellectuels venus d'Afrique, d'Europe, des Etats-Unis et de la Caraïbe pour débattre de la « crise de la culture négro-africaine ». Mais l'on déplore l'absence de W.E. B. DuBois et de Paul Robeson, tous deux Américains et interdits de visa (« Cinquantenaire du Premier congrès des écrivains et artistes noirs [archive] », sur portal.unesco.org - consulté le 29 novembre 2024).

5 Pour une rapide approfondissement des faits historiques, le lecteur pourra consulter Droz, B. and Rowley, A. (1987), *Histoire Générale du XXème siècle,* vol. 3, Paris : Seuil.

6 Autorité est un mot qui possède la même étymologie que le mot *auteur* et qui nous vient du verbe latin *augere*, qui signifie *celui qui fait croître, qui donne de l'autorité, fondateur, auteur*. Dans le même sens, Hannah Arendt souligne comme l'autorité a pour but d'augmenter l'action de l'autre, plutôt que d'avoir du pouvoir sur l'autre (Arendt, 1961, édition française de 1972, p. 162).

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy
© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

Bibliographie

AA.VV. *Cinquantenaire du Premier congrès des écrivains et artistes noirs* [archive] », sur portal.unesco.org - consulté le 19 septembre 2016.

Arendt, H. (1961) *La Crise de la culture, édition française* (1972). Paris : Gallimard.

Abraham, N. et Torok, M. (1978) *L'écorce et le noyau*. Paris : Flammarion.

Bayard-Richez, A. (2016) *Interculturation positive et dépassement du trauma : esquisse de la poïétique d'un lien*, Thèse en Psychologie, Mention Interculturelle, sous la direction du Professeur Denoux, P. Amiens : Université de Picardie Jules Verne.

Bion, W. R. (1961) *Experiences in groups and other papers*. London: Tavistock publications.

Bras, P. (2015) sous la direction de *Faire l'histoire du droit colonial. Cinquante ans après l'indépendance de l'Algérie*. Paris : Karthala.

Coquery-Vidrovitch, C. et Savorgnan de Brazza, P. (2014) *Le rapport Brazza. Mission d'enquête au Congo : rapport et documents (1905-1907). Commission Lanessan*. Lorient : Le passager clandestin.

Césaire, A. (1950) *Discours sur le colonialisme*. Paris : éditions Réclame.

Césaire, A. (1987) *Discours sur la négritude*. Paris : Présence africaine.

Coppeaux, P. (2007) Prospective – Psychanalyse, futurouest.com

Delas, D. et Ricard, A. sous la direction de, (1998) *Sony Labou Tansi : Une écriture sous pression*. Éditions Institut de la francophonie.

Diarra, E. (2015) *Le droit colonial en Afrique de l'Ouest francophone ou la construction d'une société nouvelle* in Bras, P., sous la direction de *Faire l'histoire du droit colonial.* Paris : Karthala.

Droz, B. and Rowley, A. (1987) *Histoire Générale du XXème siècle*, vol. 3. Paris : Seuil.

Dickson, K.B. (1969) *A Historical Geography of Ghana*. Cambridge.

Durkheim, E. (1985, ed. or. 1912) *Les formes élémentaires de la vie religieuse*. Paris : Presses universitaires de France.

Enriquez, E. (1992) L'organisation en analyse. Paris : Presses universitaires de France.

Fanon, F. (1952) *Peau noire, masque blanc*. Paris : Seuil.

Fassino, P. and Veneziani, L. with Legrand A. and Sturiale A. (2021) 'Oltre il muro, storia della trasformazione del Partito Comunista Italiano' *in Riti*, n°1. pp. 20-115. Torino : Motus.

Freud, S. (1921) Ed Fr. (1991) *Psychologie des masses et analyse du moi* in Œuvres complètes de Freud / Psychanalyse, t. XVI. Paris : Presses Universitaires de France.

Garon J. (1999) 'Tout va très bien, Madame la Marquise', in Pensieri sul trauma e sul traumatico, in La partecipazione affettiva dell'analista. Milano : Franco Angeli.

Girard, R. (1972) *La Violence et le Sacré.* Paris : Grasset.

Guerra Vélez, J.E. (2024) 'Colombia ¿reconciliación posible?' *in Riti*, n°2, pp. 126-169. Torino: Motus.

Guerra Vélez, J.E., Veneziani, L. (2024) 'Colombie, la transformation possible?' *in Riti*, n°2, pp. 170-193. Torino: Motus.

Gutmann, D. and Iarussi, O. (1999) *La Trasformazione. Psicoanalisi, desidero e management nelle organizzazioni*. Salerno: Edizioni Sottotraccia.

Gutmann D., Toral S. (2018) *Psychoanalytic Inquiry*, Vol 38, N°. 4, pp. 312–327 https://doi.org/10.1080/07351690.2018.1444867

Herskovits, M.J. (1967) *The Human Factor in Changing Africa*. New York.

Kaës, R., Faimberg, H., Enriquez, M., Baranes, J.J. (1993) *Transmission de la vie psychique entre générations.* Paris : Dunod

Keita, C.K. (2021) *Sur le chemin de la restitution des œuvres aux africains*. Paris : Editions Sidney Laurent.

Keita, C.K. (2023), La Rumba Kongo, TK-21 *La Revue*,n° 164 https://www.tk-21.com/TK-21-LaRevue-no143#La-Rumba-Kongo

Labou Tansi, S. (1984) 'Je n'ai jamais oublié Brazzaville', entretien in *Jeune Afrique*.

Labou Tansi, S. (1979) *La Vie et demie*. Paris : Seuil,

Laval, G. (2002) *Bourreaux ordinaires. Psychanalyse du meurtre totalitaire*. Paris : Presses Universitaires de France.

Magnant, J.-P. (2004) Le droit et la coutume dans l'Afrique contemporaine, in *Droit et Cultures*, 48/2004-2.

Bruxelles : Open Editions Journals.

Martin, J. (2014) Le rapport Brazza, mission d'enquête du Congo. Rapports et documents. 1905-1907. Mission Savorgnan de Brazza. Commission Lanessan, préface de Catherine Coquery-Vidrovitch. Éditions Le passager clandestin. Neuvy-en-Champagne : in *Outre-mers*, tome 101, n°382-383, 2014. pp. 295-297.

Mnguni, P. (2024) 'South African Democracy and Its Psychosocial Fallouts' in Riti, n°2, pp. I-XXX. Torino: Motus.

Milanesi, M. (1984) *Tolomeo sostituito. Studi di storia delle conoscenze geografiche nel XVI secolo*. Milano : UNICOPLI

Otayek, R., Coulon, C. (2008) En Afrique, la question ethnique a été manipulée in *Le Monde 29 mars 2008*.

Parodi, J. (2024) 'El Necesario Aprendizaje de un Liderazgo' in *Riti*, n°2, pp. 98-121.Torino: Motus.

Piton, F. (2024) 'Hutu et Tutsi au Rwanda : la construction d'une différence « raciale » avant le génocide' https://enseignants.lumni.fr/parcours/1303/hutu-et-tutsi-au-rwanda-la-construction-d-une-difference-raciale-avant-le-genocide.html

Platteau, G. (2007) Rencontre avec des rescapés du génocide rwandais : la transmission de l'irreprésentable est-elle possible ? *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 38, 81-98.

Ramusio, G.B. (1985 ed. or. 1550-1559) a cura di Milanesi M. *Delle Navigazioni e viaggi*. Torino : Einaudi.

Ricard, A. (2005) sous la direction de, Sony Labou Tansi : *La violence du devenir*. Paris : Karthala.

Riveline, C. (1997) 'Le retour des tribus' in *Sociétal* n°9.

Riveline, C. (1993) 'La Gestion et les rites', in *Gérer et comprendre n°33*. Paris : Presse des Mines.

Veneziani, L. (2021) 'A la rencontre de l'autre' Préface in *Sur le chemin de la restitution des œuvres aux africains* pp. 13-22. Paris : Editions Sidney Laurent.

Veneziani, L. (2024) 'Editorial' in *Riti*, n°2. pp. 6-13. Torino: Motus.

Veneziani, L. and Legrand, A. (2024) 'Les défis pour la transformation des institutions dans les sociétés émergeantes' in *Riti*, n°2. pp. 72-97. Torino: Motus.

 © All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy

© All rights reserved - **Riti** The international journal for the transformation of institutions 2024, ed. Motus, Italy